Cahiers d'Alexandrie

Alexandrie
1966

Cahiers d'Alexandrie

SOMMAIRE

1. — **Dr. Georges Emman Parthéniades**	L'Ecole de Medecine d'Alexandrie
2. — **RP. Reginald de Sà O.P.**	L'Oeuvre de Pantène
3. — **Oleg. O. Volkoff**	L'Alexandrie du XVIII° siècle décrite en russe par un moine grec
4. — **Mtre. Stephane Chahbaz**	Les Arméniens d'Egypte
5. — **R.L.**	Alexandrinologie
6. — **C.d.A.**	Carl Léonard Burckhardt (1902 — 1965)
7. — **C.S.**	Max Debbane (1893-1965)

Série IV fascicule 1.

HEROPHILE

(circa 335 - 280 av. j. c.)

(de l'Ecole de Médecine de la période Alexandrine)
Gravure représentant Hérophile conservée au Métropolitan Muséum de New-York fac-similé d'une ancienne gravure italienne (par courtoisie du Dr. G. Parthtniadès)

Hérophile semble avoir été le premier à avoir pratiqué la dissection humaine et animale. Ses observations sur le système nerveux sont remarquables. Nous lui devons la connaissance que «le cerveau est l'organe central du système nerveux» et le foyer de l'intelligence». Il a été le premier à différencier le cerveau du cervelet; de mentioner lé duodénum; à reconnaître la pulsation comme étant un phénomène ayant lieu dans les vaisseaux sanguins. Il observa et décrit avec beaucoup de minutie les organes abdominaux et les organes génitaux de la femme; il discerna les lymphes sans pouvoir toutefois reconnaitre leur origine ou leur signification. Il analysa les mouvements respiratoires et essaya de résoudre le problème de la circulation.

Il était sans aucun doute le premier et l plus illustre anatomiste de sa période.

L'ECOLE DE MEDECINE D'ALEXANDRIE

La présence des Hèllènes en Egypte n'a pas été fortuite. Les communautés des Hèllènes datent d'une époque trés lointaine. depuis les temps homériques, les Hèllènes visitent l'Egypte, (Odyssée) et vers le VII°, siècle av. J.C., nous retrouvons continuellement des installations des Hèllènes comme en témoignent les «*Camps*» *(Strata·peda)* dont parle Hérodote (B. 154) et le «*Milésion Teichos*»(°) mentionné par Strabon (12. 801).

Sous le règne d'Amasis 1er (570-526 a.v. J.C.), les Hèllènes fondent la célèbre ville de Naucratis, (550-av. J.C.) (Hérodote B. 178-179), et depuis on remarque de continuelles relations et une continuelle collaboration intellectuelle et commerciale entre la Grèce et l'Egypte.

La présence d'Alexandre le Grand en Egypte, resplendit, tel le phare spirituel le plus lumineux de l'Histoire, qui conduit à la manifestation des plus grandes tendances civilisatrices qui exercèrent une influence significative sur l'Histoire universelle de l'Humanité.

Alexandre le Grand, d'après Plutarque, «*ensemença l'Asie de ville grecques*». Alexandre le Grand rêve d'Homère, c'est à dire ... «*Et il est une île, sur la mer agitée, en avant de l'Egypte, qu'on appelle Pharos*»; et il poursuit le chemin de ses rêves, vers le Phare d'Egypte, l'à où le Destin commande la création de la ville d'Alexandrie.

---

(1) «Milésion Teichos»: rempart que les milésiens avaient édifié au bord de la mer; terme employé par G. Hanotaux dans «Histoire de Nation Egyptienne».

Alexandre le Grand fonde Alexandrie, *L «Egyptienne»,* ou la *«Libyque»,* afin de la rendre la *«Salvatrice»* de l'antique Héllenisme *et «l'interprète de la pensée».* (M. Dimitsas; Histoire d'Alexandrie 1885).

Alexandre le Grand *«doit sa gloire beaucoup plus à la fondation d'Alexandrie qu'à ses victoires éclatantes»* devait dire Napoléon.

Alexandrie, *«de toutes les villes, la cime (Amien Marcellin)* 330 ap. J.C.); *la grande Ecole; (Grégoire de Nisse,* 335-395 *apr. J.C.)* illumine le mystérieux pays, et cultive et développe la civilisation alexandrine qui se distingue parmi les plus belles et les plus nobles civilisations du monde.

Alexandrie devient la capitale du Monde, et justifie la foi de son fondateur que, par l'Hellénisme, il réussirait à réformer l'Univers.

Alexandre le Grand fut le premier à semer l'idée de la fraternisation des peuples du monde, sans distinction de race ou de religion. Car, Alexandre le Grand n'a pas été le conquérant des peuples. Bien au contraire il fut le créateur et le gardien d'idées. Et les idées d'Alexandre le Grand étaient l'incarnation de la Justice, de la Libreté, de la Confraternité des Peuples

Alexandre le grand met fin à une grande période de l'Histoire et en crée une nouvelle, bien plus grande et plus glorieuse que la précédente.

Le Destin suspend la marche d'Alexandre. Ses successeurs et ses descendants poursuivent le chemin du Cosmocrate.

Ptolémée 1er Sorter, (337-283 av. J.C.) fonde le Musée d'Alexandrie (280 av. J.C.). *Le «Musée»* devient le *«Prytanée des savants Hellénes»* qui brille par le progrès des Héllènes et éclaire les peuples du Monde

Le «Musée» d'Alexandrie retient la défaillance intellectuelle de l'époque, recrée la Civilisation Héllenistique, et détermine le sort de l'humanité par l'affermissement des sciences *«A Alexandrie est cultivé l'esprit scientifique, et est promue la recherche surtout vers les sciences positives»* (C. Mermingas).

Zénodote et Aristarque posent les bases de la critique philologique, Hipparque, Apollonius, et Ptolémée 1er, s'occupent d'astronomie:

Euclide (300 av. J.C.) de géométrie; Archimède (227-252 av. J.C) de mécanique; Théophraste et Dioscoride de physiologie; et Hérophile de Chalcédoine et Erasistrate de Kéa de médecine.

La Civilisation Egyptienne bien que plus ancienne et assez développée a été l'esclave des prêtres et des mages

Les rois égyptiens étaient considerés fils de Dieux, et les archiprêtres dirigeaient tout ce qui concernait la medecine.

Osiris et Isis étaient surtout Dieux de la Médecine. Et leur fils Horus était considéré comme le Soleil ou l'Apollon des Héllènes.

Plus tard un autre Dieu était considéré comme Dieu de la Médecine — Sérapis — à la mémoire duquel partout en Egypte, des temples furent érigés, *les «Sérapia»*, les premières écoles de médecine dont les prêtres traitaient les malades et enseignaient la médecine.

La médecine en Egypte a toujours révètù un caractère thérurgique entre les mains des prêtres et des mages.

Les égyptiens croyaient en Imhotep, Dieu de la médecine et patron des médecins. Imhotep vécut à la cour du Roi Zoser ou Toresthon de la IIIo Dynastie (2900-2800 av. J.C.).

La contribution de la civilisation égyptienne en ce qui concerne l'art de guérir, a été trés sérieux. Le contenu en prescriptions médicales et traitements curatifs, des papyrus médicaux, témoigne en effet d'un degré trés avancé de la Médecine.

Les six papyrus médicaux suivants:

1) Kahoun 1900 av. J.C.

2) Louxor XVII° av. J.C.

3) Georges Ebers 1552 av. J.C.

4) Californie XIV.

5)r Berlin 1450 av. J.C.

6) Londres 1350 av. J.C.

constituent une partie des 32 «*livres explicatifs*» dédiés à Thot, Dieu de la lune et Patron des scribes. Thot paraît avoir été le premier à concervoir la thérapeutique!

Homère mentionne l'Egypte comme «*Pays des Médecins*» (Odyssée 227-232) «*Pays médical trés ancien*» (Hér. B. II Chap. 3).

*
**

L'Héllade a cru, elle aussi, aux Dieux de l'Olympe, mais elle n'a pas été enclouée aux traditions mystiques. Les Héllènes avancent par la logique et la critique, renient le Destin, et croient à la reconnaissance exclusive de la vérité par la recherche.

*
**

Pionnier dans la réalisation du plus noble des idéalismes fut Hippocrate de Cos (460-375) qui au lieu ... «*d'être influencé par les croyances magiques et divinatoires et au lieu de s'asservir aux principes du Temple d'Esculape, c'est le contraire qui arriva, et ce fut le temple d'Esculape qui se soumit au positivisme d'Hippocrate, et tout à fait dans le même but religieux ...* » (G. Sarton).

La personnalité d'Hippocrate domina absolument sur le développement de l'ancienne Médecine Héllène.

Ptolemée 1er Sorter, désirant voir briller le flambeau civilisateur héllène en Egypte, crée le «*Musée*» à Alexandrie, et invite tous les savants Héllènes de l'Epoque, et un grand nombre d'asclépiades de Cos.

Parmi les médecins se distinguent Hérophile de Chalcédoïne (331-250 av. J.C.) élève de Praxagore de Cos (335 av. J.C.) et de Chrysippe de Cnide; et Erasistrate de Kéa, (305-240 av. J.C.) petit-fils d'Aristote, qui fondent l'Ecole de Médecine la plus célèbre, l'Ecole d'Alexandrie.

Les rois d'Alexandrie Ptolémée 1er Soter (337-283) et Ptolemée II Philadelphe (309-246), mûs par le zèle scientifique pour dévoiler le mystère du corps humain, furent les premiers à permettre, aux médecins Hérophile et Erasistrate, la libre dissection des cadavre (Cf. Histoire. A. Dimitsa).

Les médecins Héllènes par la dissection, éclaircissent un grand nombre de problèmes irrésolus de l'organisme humain.

Les «Hérophiliens» ou «Hérophile», comme l'on appelait les disciples de l'Ecole d'Hérophile, cultivent et développent l'Ecole de Médecine d'Alexandrie qui est maintenue pendant tout un millénaire.

Alexandrie a été le centre d'études médicales du monde entier. *Les «Hérophiliens»* en outre de *«l'Ecole Dogmatique»* c'est à dire de l'Ecole qui s'occupait surtout de *«Diététique» de la «Pharmaceutique»* et de la *«Chirurgie»,* fondèrent aussi *l'«Ecole Empirique»* avec comme chefs Philéas de Cos et Sérapion l'Alexandrin; *l'«Ecole Méthodique»* avec comme chef asclépiade et Thémisson de Laodicée; *l'«Ecole Intellectuelle»* avec comme fondateur Athénée de Cilicie (60 av. J.C.) *et l'«Ecole Electique»* avec comme fondateur Agathin le Spartiate. Admirateurs et continuateurs de cette dernière Ecole furent Celse (25 av. J C. 50 ap. J.C.) et Arétée de Cappodoce (138 ap. J.C.).

Sous la domination macédonienne d'Alexandrie (332-30 av. J.C.), se distinguent aussi, en outre des chefs Hérophile et Erasistrate, les médecins Endimos de Rhodes, Cléophane, Philin de Cos, Sérapion d'Alexandrie, Marin l'anatomiste et plusieurs autres.

Sous la domination romaine (30 av. J.C. — 395 ap. J.C.), se distinguent les médecins Ammonios le lithotomiste (64 av. J.C. — 14 ap. J.C.); Celse, Rufin d'Ephèse (100 ap. J.C.); Soranos d'Ephèse, Galien de Pergame (130 ap. J.C. — 201 ap. J.C.) et plusieurs autres.

Sous la domination Byzantine (395-642 ap. J.C.) se distinguent les médecins Orivassios de Pergame (326-403 ap. J.C.) Césaire (330-368); le Grand Saint-Basile (329-379 ap. J.C.); Paul l'Eginète (600-650 ap. J.C.) et plusieurs autres.

Alexandrie, comme l'on sait, fut l'une des premières villes à croire au Christianisme. La présence de l'Evangéliste Marc à Alexandrie, la fondation de l'Ecole Catéchétique, les grands pères de l'Eglise, Clément d'Alexandrie, Origène, Denys le Grand et un grand nombre de philosophes et de savants, admirent et étudient la Philosophie héllène, et continuent à lutter pour la création de la Civilisation Gréco-Chrétienne.

D'Alexandrie rayonne la lumière de la vérité et éclaire le Monde et l'Univers. L'Eglise réalisa à Alexandrie en premier lieu, les commandements du Christ. L'Eglise d'Alexandrie fut la première à mettre en pratique le precepte catégorique:

«Car j'ai eu faim et vous m'avez donné à manger; j'ai eu soif, et vous m'avez donné à boire; j'étais étranger et vous m'avez accueilli; nu et vous m'avez vêtu; malade et vous m'avez visité; en prison et vous êtes venu me voir...»

«Une des villes où la bienfaisance prit un trés grand élan pendant les premières siècles du Christianisme, ce fut Alexandrie»; rapporte le Patriarche d'Alexandrie Mélétios II.

«Le Christ étant encore sur terre, il existait une caisse de l'Eglise pour les pauvres». «Du temps des Apôtres, des cuisines et des tables de charité avaient été instituées» (Cf. Pantainos No. 20.1932. Mélétios II). *«A une certaine époque à Alexandrie, la caisse de l'Eglise paraît quotidiennement la nourriture à 7.000 indigents»* (Mélétios II).

Le Grand Saint-Denys (195-264) Patriarche d'Alexandrie, soigne les malades de la «maladie contagieuse», de l'an 260 ap. J.C., qui est rapportée comme épidemie de choléra. (Th. Moschonas)

Le Grand Saint-Denys dans une épitre solennelle, citée par l'historien Eusèbe (265-340 ap. J.C.) décrit les particularités de la «maladie contagieuse» et relève ceci.

«Veillant avec abnégation sur les malades, les soignant avec persévérence, guérissant au nom du Christ ... et ayant hospitalisé plusieur...»(2).

Pour la première fois dans l'histoire de la médecine, il est mentionné que les malades avaient reçu des soins hospitaliers.

Le témoignage historique du grand Saint Denys: ... *«et ayant hospitalisé plusieurs...»* constitue une sérieuse constatation scientifique que pendant la maladie «la maladie contagieuse» de l'an 260 ap. J.C., à Alexandrie, les malades avaient été soignés dans un *«local spécial»*. Ce local nous n'hésitons pas à le caractériser comme *«Hôpital»* à forme primitive soit, mais qui prend sa place dans l'His-

---

(2) Texte original: — «Ἐπισκοποῦντες ἀφυλάκτως τοὺς νοσοῦντας, λιπρῶς ὑπηρετούμενον, θεραπεύοντες, ἐν Χριστῷ . . . . . καὶ πολλοὶ νοσοκομήσαντες . . . . . .

toire comme «*stade précurseur de l'Hôpital*», indifféremment si celui-là ne fut que de «*forme embryonnaire*».

Comme il est connu, les «*Asclépieia*» et les «*Laboratoire médicaux*» ou «*Polyclinique*» des Héllènes, les «*Sérapia*» des Egyptiens, et les «*Valétudinaria*» des Romains, n'ont jamais abandonné le caractère religio-conseiller, et ils n'ont jamais revêtu le caractère hospitalier des Temps Chrétiens.

Le Grand Saint Denys en outre de l'offre à ses malades de «soins hospitalier», il est également porté comme le fondateur probable de la fraternité religieuse des «*Parabolains*».

Les «*Parabolains*» étaient un corps de six cents hommes jouissant de prérogatives d'Eglise et d'Etat, et affectés au service des malades et à l'enterrement des morts (3)

«*L'existence des Parabolains* — écrit Chrysostome d'Athènes — *d'après les textes sauvés n'est confirmée qu'en l'Eglise d'Alexandrie et nulle part ailleurs...*»

Les Parabolains, comme Théodore Valsamon le rapporte étaient obligés de soigner même les lépreux «*de s'occuper des infirmes*».

Les parabolains d'Alexandrie furent très probablement les précurseurs des «*infirmiers*» comme aussi des institutions des «*Premiers secours*» *et de la* «*Croix Rouge*». La «Coix rouge» est comme on le sait un symbole chrétien de la douleur et de l'amour.

---

(3) PARABOLAINS:— Primitivement, le soin de leurs malades et la sépulture de leurs morts étaient considérés et accomplis par tous les chrétiens indistintement comme un des offices nécéssaires de la charité qui devait les unir. La révolution impériale qui fit du Christianisme la religion officielle, c'est à dire, la religion d'une multitude très peu christianisée, obligea de recruter des fonctionnaires spéciaux pour y pourvoir. On organisa dans ce but des corporations, dont les membres furent appelés «Parabolains» (nom précedemment donné aux bestiaires), vraisemblablement à cause des dangers usuels ils étaient exposés en temps de peste et généralement dans tous les cas de maladies contagieuses. Les «textes du Code Théodosien» indiquent qu'ils étaient considérés comme faisant partie du clérgé, d'une partie prise dans la plus basse classe.

(N.d.l.R·)

La vie Cénobitique des chrétiens naquit en premier lieu en Egypte pendant le III° siècle ap. J.C.

Saint Pacôme (292-348 ap. J.C.) surnommé le père des moines, fonde le premier monastère cénobitique dans l'île de Tabenne de la Haute Egypte (Tabenna, Gueziret el Gharb).

Saint Pacôme crée un local spécial dans le monastère, et il en fait une «*Infirmerie des moines*».

«*Et après cela Pacôme affecta un autre local à l'usage des économes qui étaient chargés de soigner tous les frères malades en s'occupant d'eux véritablement, selon leurs réglements...*»

Saint Pacôme ne limita pas ses activités dans le monastère, au contraire il étend également sa sollicitude au traitement des laïques

«*Aux vieux et aux enfants et aux malades de corps, il administrait un double traitement, s'occupant de leurs âmes en soignant leurs corps.*»

«*Ainsi il chargea deux moines de s'occuper de la même manière du traitement curatif, un économe et un assistant, dont le seul travail devait être le soin des malades...*»

L'«Infirmerie des moines» du couvent de Tabenne est historiquement considérée comme le premier hôpital cénobitique qui a été fondé au monde Cf. Revue Ciba T. 86. p. 3004).

Saint Pacôme est également historiquement considéré comme l'inspirateur et le créateur de l'Hôpital conventuel et de la médecine conventuelle.

Saint Pacôme composa le premier code monastique (315 ap. J.C.) qui contient des préceptes pour la médication des moines malades. L'Oeuvre de Saint Pacôme inspira à Saint Basile et à Saint Benoît (480-547 ap. J.C.), l'accomplissement des plus nobles oeuvres d'amour du prochain, tels les hopitaux, les repas des pauvres les hospices des vieillards etc; etc...

Plusieurs ville d'Egypte et de Syrie et de l'occident imitèrent l'exemple de Saint Pacôme. Les hôpitaux cénobiques de syrie, de Constantinople, de France, d'Italie etc... etc... deviennent célèbres par leur activités philanthropique.

Parmi eux resplendit tel le phare le plus brillant de la charité chrétienne, la «Basilienne», du Grand Saint Basile, médecin et disciple de l'Ecole de médecine d'Alexandrie.

Le Grand Saint Basile (329 — 379 ap. J.C. fonda en l'an 364 ap. J.C., la «*Basilienne*» en Césarée de Cappadoce, qui comprend une «*Hôtellerie*», un «*Hospice pour les pauvres*» et un «*Hôpital*".

Comme l'on sait, Saint Basile emploi, le premier, le mot «Hopital». Ni les textes anciens, ni la Table des noms de Hésychios le Milésien (VI° siècle ap. J.C., ne mentionne le mot «Hôpital».

A Alexandrie, pendant le III° et le IV° siècle ap. J.C. la forte tendance vers la vie monastique des chrétiens, et le grand nombre de couvents, accroît l'activité de la médecine conventuelle.

Les Monastères Cénobitiques comprenaient des cloîtres spéciaux, les Hôtellerie qui servaient *d'Hospices pour les pauvres*», *d'«Hospices pour les vieillards*» et *d'Hôpitaux*».

L'évêque Palladius (364-431 ap. J.C.) rapporte que les moines à Alexandrie dirigeaient les «*Hôtels*» et remplissaient les devoirs de «*médecins et infirmiers*».

A Alexandrie il fut gardé davantage en usage le terme «*Hôtel*» qui était synonyme du mot «Hôpital». Les pages de l'histoire de la ville d'Alexandrie sont illustrés par les «*actes*» *et les «jours*» de St Jean le Charitable, Patriarche d'Alexandrie, 610-610 ap. J.C.

«*Qu'a t'il fait?*» *Saint Jean le Charitable* — «*Des Hôtels*» «*Des hospices de vieillards*»; *les ayant construits de leurs fondements et ayant institué des choeurs de moines vertueux, il est de bonne mémoire pour la justice ferme avec laquelle les oeuvres de charité s'y accomplissaient...* »

«*Sept asiles d'accouchement dans divers lieux a t'il construit et dans chacun d'eux il disposa de* **40** *lits faits et préparés et institua que chaque femme en couche pût s'y reposer pendant sept jours entiers, lui donnant en outre un tiers de monnaie pour se rendre chez elle*»

Et ensuite:

«... *et il fit en sorte que les blessés et les malades puissent*

immédiatement s'étendre dans les Hôpitaux, et il ordonna de les soigner et les guérir gratuitement, en les laissant partir lorsque chacun d'eux l'eut désiré de sa propre volonté...»

Les «*Oeuvres*» de Jean le Charitable rendraient jalouses même plusieurs villes du XX° siècle

Les «*Hospices d'accouchements*» c'est à dire les matérnités, au nombre de sept, avec au total 280 lits, constituent tout spécialement l'une des plus nobles manifestations humanitaires des siècles.

Vers le VI° siècle ap. J.C. le destin determine le changement. Et le changement suit la nécéssité historique.

Les Arabes conquièrent l'Egypte sous l'Empereur de Byzance Héraclius (610, 641 ap. J.C.) et sous les Patriarches d'Alexandrie Pierre III (631-641 ap. J.C.) et Cyrus III (642-651 ap. J.C.). Les Arabes deviennent les gardiens sincères de la sagesse héllène et de médecine hellène.

Razi, (Zakariya Al Razi, 850 — 932 ap. J.C.) d'origine Perse fut trés fort en philosophie, astronomie, et en chimie et médecine. Il traduit en langue perse, Galien, Paul l'Eginète Aétius d'Amions, et Pline, disciples de l'Ecole de médecine d'Alexandrie.

Avicenne (Ali-ibn Sina 980 — 1037 ap. J.C.) surnommé le Galien Perse et le Prince de la Médecine, compose «*le Canon de la Médecine*» ouvrage monumental, encyclopédie de la médecine hippocratique, galénique et arabe.

Constantin l'africain (1018 — 1106 ap. J.C.) moine bénédictin, s'installe à Salerne d'Italie, où il existe depuis l'an 846 ap. J.C. une Ecole de Médecine; et là il traduit un grand nombre de livres des Ecoles de Médecine de Bagdad, de Syrie, de l'Irak et de l'Egypte.

Les médecins arabes transmettent à l'Ecole de Salerne; par Constantin l'africain, le flambeau éternel de la médecine hellène. La marche intellectuelle de l'Ecole de Salerne suit le crépuscule de l'Epoque.

On cultive en Occident, la médecine moyen-ageuse qui revet le caractère de la médecine cléricale et qui se maintient jusqu'au XVII' siècle, où renait l'Ecole Alexandrine de médecine, avec comme pionier, Morgagni (1682-1771) anatomiste et père de la pathologie anatomique.

Karl Sudhoff (1853 — 1938) exprime l'opinion que «*l'Occident reçut la médecine ou bien directement d'Alexandrie, ou bien indirectement par la voie de Rome, de Byzance, de la Perse et des Pays Islamiques*». (Revue CIBA. 54.1946).

Ainsi par un long détour, la Médecine Hippocratique de Cos, qui a été maintenue et développée par les médecins alexandrins et arabes, retourna en Europe par Salerne, et devint Universelle.

Le Professeur Français M. Lamy proclame d'une manière caractéristique que ... «*la grandiose oeuvre intellectuelle d'Hippocrate de Cos, a été maintenue inchangée pendant vingt-deux siècles entiers jusqu'à Laennée (1781-1826). Le changement survenu ultérieurement concerne une partie et non pas l'ensemble de l'euvre hippocratique.*

Le «*Serment*» et la «*Loi*» d'Hippocrate restent et resteront immuables. Le code moral d'Hippocrate constitue le summum de la grandeur Hippocratique et le lien déontologique de la Médecine Universelle.

(inédit) *Dr. GEORGES. EMMAN. PARTHENIADES*

L'OEUVRE DE PANTÉNE

Il peut paraître téméraire de vouloir parler de l'oeuvre d'un homme comme Panténe, aussi célèbre que mal connu, dont on est allé jusqu'à dire qu'il «n'a laissé que le souvenir d'un nom respecté (G Pardy, Clément d'Alexandrie, 1926, p. 8). Nous osons cependant le faire, parce que le peu que nous savons de lui est suffisant pour mettre en lumière le rôle providentiel qu'il a joué dans l'histoire de l'Eglise. Nous savons, en effet, qu'il a été un maître chrétien fameux, autant par sa culture que par son zèle et qu'il a exercé une influence déterminante sur Clément d'Alexandrie. Dans ceux faits, il apparaît comme un des artisants — le premier dont le nom nous soit parvenu — de cette oeuvre qui est la gloire de l'Eglise d'Alexandrie: l'assimilation des valeurs de la civilisation grecque par le christianisme.

Ce phenomène peut sembler tout naturel: l'Eglise chrétienne a dû, pour s'implanter à Alexandrie, tenir compte de la mentalité fortement hellénisée de ses catéchumènes, ce qui l'a amenée à s'intéresser à la culture grecque. De cet intérêt est résultée une connaissance objective de la pensée hellénistique et la découverte des valeurs compatibles avec l'esprit évangélique qu'elle comportait. Ce schéma ne trouve pourtant aucun appui dans l'histoire.

Les origines de l'Eglise d'Egypte et les difficultés auxquelles elle a dû faire face étaient plutôt de nature à la dresser contre l'hellénisme. Il n'existe aucun document contemporain relatif à l'évangélisation de l'Egypte, mais l'influence de l'Eglise de Jérusalem sur celle d'Alexandrie, Visible dans l'organisation ecclésiastique d'Alexandrie et dans certains écrits comme les apocryphes égyptiens, est une preuve que les premiers missionnaires de l'Egypte étaient d'origine palestinienne. Ces missionnaires même s'ils étaient

dans certains cas des juifs hellénisés et s'ils s'adresaient à des milieux hellénisés, comme étaient en général aussi bien les paiens que les juifs d'Alexandrie, étaient naturellement portés à demeurer dans l'esprit de l'Eglise de Jérusalem qui était judaisant.

D'autre part le christianisme a connu à Alexandrie des hérésies d'une telle importance que, pendant plus d'un siècle d'histoire chrétienne, seuls des hérétiques comme Basilide. Isidore, Carpocrate, Valentin, etc. nous sont connus, tandis qu'on ne sait rien de l'Eglise orthodoxe. Ce danger, si souvent répété, aurait pu durcir l'Eglise dans une attitude de réserve, sinon d'opposition totale à l'hellénisme. Or c'est le contraire qui se passe: «D'une part, au niveau de la vie chrétienne ordinaire, c'est à Alexandrie que nous Voyons les moeurs chrétiennes, héritées de l'Eglise primitive, se dégager de leur expression juive et assumer le meilleur de l'humanisme hellénistique. Par ailleurs au niveau de la culture, c'est à Alexandrie que le christianisme assume l'héritage de la rhétorique et de la philosophie antique et que s'élabore ainsi cet hellénisme chrétien qui sera le miracle de l'histoire humaine «(Jean Daniélou, Nouvelle Histoire de de l'Eglise, 1963, p. 159). C'est ainsi à Alexandrie que le christianisme, religion universaliste par sa nature et sa miss,on, devient réellement universel par l'adoption d'un monde étranger à celui de son origine.

Cette oeuvre sera achevée par le Didascalée, mais le Didascalée n'aurait probablement pas été possible si Origène n'avait pas été le disciple de Clément et si Clément n'avait pas connu Pantène. C'est d'ailleurs à l'exemple de Pantène qu'Origène aura recours plus tard pour justifier l'introduction des études philosophiques au Didascalée: «J'ai agi de la sorte, dira-t-il, à l'imitation de Pantène qui, avant nous, a été utile à beaucoup et qui a puisé chez les Grecs une préparation profonde «(Eusèbe, Histoire Ecclésiastique VI, XIX, 13-14).

Mais qui était Panténe?

⁂

Pantène — Nous connaissons ce maître prestigieux par Eusèbe de Césarée, qui a vécu plus d'un siècle après lui, mais a dû recueillir

ses renseignements à l'école de Césarée fondée par Origène et où, par conséquent, se maintenaient des traditions alexadrines. Malheureusement Eusèbe ne dit pas grand'chose au sujet de la personne même de pantène. Il insiste sur sa grande culture et son zèle, qui l'a amené à prêcher l'Evangile jusque dans les Indes (l.c., V,X,2), mais ne nous renseigne pas sur sa patrie ni sur les circonstances de sa conversion, par exemple.

On peut s'étonner qu'un homme sur la célébrité duquel on a tant insisté n'ait pas laissé davantage de souvenirs. Mais ceci peut s'expliquer par la manière d'écrire l'histoire des anciens. Ils étaient en général peu sensibles aux particularités individuelles et aux détails de chronologie, géographie, etc. et ne donnaient de l'importance qu'à ce qui pourrait mettre en relief l'action de leur héros, même s'il s'agissait de légendes. Une biographie comme nous l'entendons aujourd'hui était impossible à cette époque qui ne connaissait ni la critique historique ni la psychologie moderne.

De plus, l'Eglise d'Alexandrie, rappelons-le encore, qui a été le cadre de l'action de Pantène, est pour l'historien une vraie «église du silence «jusqu'en 180. Il est donc normal que ses grands hommes nous soient peu connus. Quant à Eusèbe héritier indirect, par l'Ecole de Césarée, des traditions du Didascalée, Pantène ne l'intéresse que comme maître, et un des «plus illustres» (1. c., V. X, 1) de son époque I, II tombe cependant dans un anachronisme, lorsqu'il fait de Pantène un maître brillant du Didascalée. Au temps de Pantène, le Didascalée n'existait pas encore.

⁂

Le Didascalée — Dans une étude intitulée Pour l'histoire de l'Ecole d'Alexandrie et publiée dans Vivre et Penser (IIe Série, 1942, pp. 80-109), G. Bardy démontre que le premier maître du Didascalée, c'est Origène. Par Didascalée nous entendons l'école de catéchèse officielle instituée par l'évêque d'Alexandrie, Démétrius, en 202-203, époque où apparaissent les premiers centres de formation chrétienne, créés par l'autorité écclésiatique. Eusèbe relate les circonstances dans lesquelles fut fondée l'école de catéchèse d'Alexandrie (Hist. Eccl., VI, II, III). Après le martyre de son père Lé-

onide, dont la fortune avait été confisquée par les agents du trésor impérial, Origène s'était vu dans la nécessité de pourvoir aux besoins de sa mère et de ses six frères plus jeunes que lui Pour cela il devint, âgé d'à peine dix huit ans, professeur de grammaire. «Pendant qu'il était occupé à son enseignement, ainsi qu'il le rapporte quelque part par écrit, personne à Alexandrie n'était préposé à la catéchèse, mais tous avaient eté chassés par la menace de la persécution; cependant quelques-uns parmi les paiens vinrent à lui pour entendre la parole de Dieu. Parmi ceux-ci il marque que le premier fut Plutarque qui, après avoir bien vécu, fut honoré du martyre divin; le second Héraclas, frère de Plutarque, qui, lui aussi, donne auprès de lui un très grand exemple de vie philosophique et ascétique et qui, après Démétrius, fut jugé digne de l'épiscopat des Alexandrins «Hist. Eccl., VI, III, 1 et 2».

Encouragé par ces succès, Démétrius voit en lui, malgré son jeune âge, le catéchiste dont il a tant besoin, et il le nomme à la tête de l'école de la catéchèse. C'était le premier Didascalée.

Convaincu, par l'expérience de la catéchèse, de l'importance de la philosophie, origène se mêt à l'école d'Ammonius Saccas, où il se livre avec ardeur à l'étude de la sagesse grecque. Plus tard, à son retour de Rome, où il avait entendu le célèbre Hippolyte, il change l'organisation du Didascalée. «Lorsqu'il vit qu'il ne suffisait pas à l'étude approfondie, à ma recherche et à l'explication des Lettres sacrées et encore à la catéchèse de ceux qui venaient à lui et ne lui permettaient même pas de respirer, parce que les uns après les autres depuis l'aurore jusqu'au soir, ils fréquentaient son école, il divisa la multitude et, parmi ses disciples, il choisit Héraclas, zélé dans les choses divines et d'ailleurs homme très disert et non dépourvu de philosophie. Il l'établit son collègue dans la catéchèse en lui confiant la première initiation de ceux qui venaient de débuter et en gardant pour lui l'instruction des plus avancés (Hist. Eccl. VI, XV).

Il s'agit ici plus que d'un simple dédoublement du Didascalée en deux classes, une supérieure et l'autre élémentaire. En réalité. Origéne laisse l'école de catéchèse à Héraclas et fonde quelque chose de nouveau: «une école de philosophie religieuse, pareille à

celles des philosophes les plus renommés d'Alexandrie» (cf. E. De Faye, Origène, sa vie, son oeuvre, sa pensée, 1923; T. I' p. 27). De catéchiste Origène devient professeur de philosophie chrétienne et ne s'adresse plus à un auditoire composé exclusivement de candidats au baptême. «Beaucoup d'autres gens instruits, alors que la réputation d'Origène était partout célébrée venaient à lui, pour faire auprès de cet homme l'expérience de l'habileté dans les doctrines sacrées. Des milliers d'hérétiques, et un grand nombre de philosophes des plus célèbres s'attachaient à lui avec zèle, pour apprendre de lui, on peut presque le dire, non seulement les choses divines, mais encore celles de la philosophie profane» (Hist Eccl., VI XVIII, 2) Ainsi naissait le deuxième Didascalée, la célèbre école d'exégèse et de philosophie chrétienne, l'ancêtre de nos facultés de théologie. On ne parlait plus de Pantène, et Clément n'était plus à Alexandrie.

⁂

L'école de Pantène — Les écoles officielles de catéchèse n'ont été créées nous l'avons vu, que vers la fin du deuxième siècle. Jusqu'alors l'évangélisation était l'oeuvre des simples. C'est ce qu'a bien remarqué le philosophe Celse, qui raille ainsi les propagandistes chrétiens: «Nous voyons dans les maisons des particuliers, des cardeurs, des cordonniers des foulons, des gens sans aucune espèce d'éducation ni de culture, ils se gardent bien d'ouvrir la bouche tant que sont là les maîtres, qui ont de l'âge et du jugement; mais dès qu'ils peuvent prendre à part des enfants ou quelques femmes aussi dénuées de bons sens qu'eux-mêmes, alors ils se mettent à étaler leurs merveilles... Il ne faut pas écouter le père ni croire ce que disent les précepteurs; c'est à eux qu'il faut obéir. Les autres sont des rardoteurs, des cerveaux fêlés, perdue de sote préjugés et qui ne savent ni concevoir le bien véritable, ni le réaliser.

Eux seuls, ils ont le secret du bien vivre; les enfants, s'ils les croient, seront heureux et par eux le bonheur viendra dans la maison... Si, pendant qu'ils parlent de la sorte, survient un des précepteurs, ou quelque personne de poids, ou le père lui-même, les plus circonspects s'égaillent; mais les effrontés ne laissent pas d'exciter les enfants à la révolte. Ils leur chuchotent par exemlpe qu'en présence de leurs pères et de leurs maîtres, ils ne peuvent ni ne

veulent rien leur apprendre de bon, mais s'ils veulent savoir ils n'auront qu'à laisser là le père et les précepteurs et à venir avec les femmes et leurs camarades écouter dans l'appartement des femmes, dans l'échoppe du cordonnier, ou dans l'atelier du foulon: c'est là qu'ils recevront la sagesse parfaite (ORIGENE Contre Celse, 111,55, cité par G. Bardy. dans Pour l'histoire de l'Ecole d'Alexandrie, PP. 85 et 89).

Mais même au temps de Celse, il y avait d'autres types d'évangélisateurs, comme par example le philosophe converti, saint Justin, tres chrétiens n'étaient pas des catéchistes officiels et n'enseignaient pas sous le contrôle de l'autorité ecclésiastique mais tenaient école en leur propre nom et organisaient leur enseignement comme bon leur semblait. Ils ont constitué la première élite intellectuelle du christianisme et ont été non seulement des missionnaires remarquables, mais ausi les poinniers de la culture chrétienne. Pantène, comme Clément d'Alexandrie, en était.

La formation de Pantène — Pantène n'était pas originaire d'Alexandrie. Eusèbe (Hist. Eccl., V, XI 4- pense, sans pouvoir l'assurer, que le maître que Clément appelle dans les Stromates (Ch. I, 11,2) «une abeille de Sicile» serait Panténe. Mais même s'il s'agit de Pantène dans ce texte, il n'est pas nécessaire d'en conclure qu'il était né dans cette ile. Il est plus probable que Pantène ait été «un judéo-chrétien apparenté au milieu palestinien. Il connaît l'hébreu; c'est sans doute par lui que Clément a hérité des traditions judéo-chrétiennes relatives à Jacques et des doctrines apocalyptiques» (Daniélou, op. C. pp. 78 et 79) Cette hypothèse n'a rien d'invraisemblable, si on admet les origines palestiniennes de la mission chrétienne en Egypte.

Ces origines seraient d'ailleurs confirmées par un événement de la vie de Pantène rapporté par Eusèbe, dons nous avons déjà parlé: la mission dans les Indes, où il aurait trouvé l'Evangile de saint Matthieu en caractères hébreux (Hist. Eccl. V, X, 3) les Indes dont il est ici question, c'est l'Arabie du sud (cf. Harnack, Mission und Ausbreitung, 4e édition, p. 698), qui avait été évangélisée par des missionaires palestiniens; si Pantène y est envoyé de l'Egypte, c'est que des liens tout particuliers unissaient les deux Eglises de Jérusalem et d'Alexandrie.

titre et, pour les non-chtétiens de son temps, il a dû passer pour un philosophe syncrétiste, comme il y en avait tant à Alexandrie, par quelle école de philosophie avait-il été formé? Nous avons la chance de le savoir par Eusèbe, qui nous apprend qu'il était issu de l'école philosophique de ceux qu'on appelle stoiciens». Ce renseignement est très important parce qu'il explique en grande partie l'attitude de Pantène à l'égard de la pensée grecque.

A l'époque de Pantène, les stoiciens ne comptaient dans leurs rangs aucun philosophe comparable à ceux qui avaient illustré leur école dans le passé. Seule la morale les intéressait, si bien qu'elle était devenue pour eux toute la philosophie, que Sénéque définit comme «la méthode correcte pour vivre». Leur morale était restée austère et faisait l'admiration de leurs contemporains, chrétiens compris. Ils avaient également hérité, sinon de la logique, au moins de la rhétorique de leurs anciens. Grâce à leur prestige moral et à leur art de parler, qui facilitait leur propagande ils étaient devenus nombreux et puissants dans tout l'Empire qu'ils ont marqué de leur empreinte. Par l'Empire, leur influence s'est étendue à tout l'Occident. «Au point de vue moral, c'est sur le stoicisme que l'humanité, j'entends l'humanité qui pense, a vécu jusqu'au christianisme et, en partie encore, après lui. Nulle doctine, en effet, n'a été plus répandue ni plus goûtée chez les Romains; c'est chez les stoiciens que les jurisconsultes romains sont allés chercher leurs inspirations; c'est conformément aux principes stoiciens, en employant les formules stoiciennes, que les Institutes exposent les fondements du droit civil; c'est au stoicien Chrysippe qu'un de leurs jurisconsultes les plus célèbres, Marcion, empruntera la définition de la loi. Or on sait quelle influence le droit romain a exercé et exerce encore sur les idées et les institutions. Ce n'est pas seulement le droit, c'est la civilisation, l'organisation romaine toute entière qui a pénétré d'abord le christianisme, et par lui le Moyen-Age et les temps modernes» (Georges Rodier, Etudes *Philosophiques*, 1926, p. 219).

L'école s'était pour ainsi dire identifiée avec l'ordre romain et, à ce titre, elle s'est opposée farouchement au christianisme, dans lequel elle a vu un ennemi de cet ordre. En outre, si la morale stoicienne était séduisante, elle reposait cependant sur des doctrine absolument incompatibles avec les dogmes chrétiens. La vision du

Panténe était appelé le philosophe, ce qui veut dire qu'il dirigeait une école de philosophie. Devenu missionnaire chrétien, il a gardé ce monde des stoiciens était panthéiste et matérialiste. Leur Dieu, âme du monde, se confondait avec l'univers, dont il n'était que l'ordonnateur et le vivificateur. Nulle distinction entre esprit et matière. Tout ce qui existe, disaient-ils, est matériel, même Dieu. Ainsi ce n'est pas la philosophie stoicienne qui est en cause, lorsqu'on attribue au stoicisme une influence bienfaisante sur Pantène influence qui serait à l'origine de cette ouverture spirituelle qui a fait de lui le premier «alexandrin» connu. Cette influence est due à la mentalité des stoiciens. Parce que leur morale se fondait sur la raison et que celle-ci se confondait, pour eux avec la loi même de l'univers, ils pensaient qu'il fallait connaître la nature pour connaître la morale. C'est pour cela que les premiers stoiciens s'adonnaient à la recherche scientifique et manifestaient une grande curiosité dans tous les domaines. Ce goût de la culture et ce désir d une connaissance objective des choses étaient devenus une tradition chez eux, et c'est cela que Pantène a gardé du stoicisme, lorsqu'il l'a abandonné pour devenir chrétien. Sa culture lui a permis de confronter objectivement la philosophie hellènique avec l'Evangile et se découvrir leur harmonie, toutes les fois que cette harmonie existait.

Du stoicisme il a en outre hérité l'art de bien parler et le goût de la clarté d'une idée tant, dans la logique stoicienne, le critérium de sa vérité. Sans ces qualités, il n'aurait pas été le maître que l'Eglise d'Alexandrie n'a pas, de longtemps, oublie.

⁂

Le maître de Clément — On ne possède aujourd'hui aucun texte formel qui dise que Clément a été disciple de Pantène pariant des maîtres de Clément, Eusèbe dit: II Clément fait nominativement mention, dans les Hypotyposes qu'il a composées. de Pantène, comme de son maître, et il me semble qu'il a fait encore allusion à lui dans le premier livre des Stromates lorsque, désignant les représentants les plus célèbres de la succession apostolique qu'il a reçue, il dit ceci: «Cet ouvrage n'est pas un écrit composé dans les règles de l'art pour l'ostentation. Ce sont des notes, un trésor pour ma

vieillesse, un remède contre l'oubli; simple reflet, simple esquisse des propos éclatants et pleins de vie que j'ai été jugé digne d'entendre de la bouche des maîtres bienheureux et de mérite vraiment éminent. L'un, Ionien, vivait en Grèce, d'autres en Grande Grèce, — l'un de ceux-ci était de la Coelé-Syrie, le second d'Egypte — d'autres en Orient: l'un était d'Assyrie, l'autre de Palestine, Juif de naissance; j'en rencontrait un dernier — mais il était le premier par son rayonnement — et quand je l'eus découvert à la trace en Egypte où il se cachait, je m'en tins là...» (Hist. Eccl., V, XV, 2-5).

Des Hypotyposes de Clément il ne reste que des fragments et il est donc impossible de contrôler ce qu'en dit Eusèbe. Faudrait-il pour autant refuser son affirmation? Cette hypercritique stérilisante serait injustifiable parce qu'elle ne s'appuierait que sur le manque d'esprit critique dont Eusèbe fait preuve parfois mais qui ne peut pas être pris comme une règle générale pour infirmer toutes ses déclarations.

Quant au passage des Stromates (Ch. I, 11,2), si la référence à Pantène n'y est pas sûre, Eusèbe lui-même en la présentant que comme possible, rien ne la rend invraisemblable et on l'admet en général.

Le fait est que Clément, après avoir beaucoup voyagé, se fixe à Alexandrie où il a découvert un maître qui lui donne pleine satisfaction parce qu'il est versé dans l'Ancien Testament et dans les traditions apostoliques, et aussi, peut-on ajouter sans crainte d'erreur, parce qu'il a des affinités spirituelles avec lui. Connaissant la grande estime de Clément pour la sagesse grecque, on ne pourrait que très difficilement imaginer que ce maître fût quelqu'un d'autre que Pantène, le philosophe, qui avait «puisé chez les Grecs une préparation profonde» (Hist. Eccl., VI, XI, 14). L'admiration de Clément pour ce maître rare est compréhensible: à l'époque où les chrétiens en général voyaient dans la philosophie grecque un des grands ennemis de l'Evangile, Pantène en faisait un instrument de catéchèse. Il devient son disciple.

Cela ne veut pas dire qu'il s'inscrit à son école. Clément était déjà chrétien, il avait une culture considérable et avait entendu «des propos éclatants et pleins de vie... de la bouche de maîtres bienheu-

reux et de mérite vraiment éminent» (Strom., ch. I, 11, 1). C'est plutôt un guide spirituel qu'il trouve en lui. Il avait connu des maîtres chrétiens qui conservaient «la vraie tradition du bienheureux enseignement des saints apôtres Pierre, Jacques, Jean et Paul» (Strom., ch. I, 11, 3). Mais s'il devaient beaucoup à ces maîtres, qui lui avaient transmis avec fidélité les enseignements des apôtres, il n'avait pas reçu d'eux la solution de son conflit intérieur: harmonie ou opposition radicale entre l'Evangile auquel il adherait de tout son être, et la sagesse grecque, à laquelle il restait si attaché? Seul pantène en a été capable. Ne pourrait-on pas voir dans le portrait du vrai gnostique tracé plus tard par Clément une image de Pantène?

Ce gnostique est entre autres choses, un pacifique. «Le pacifique parfait est celui qui garde le calme et la paix inaltérés en tout ce qui arrive, qui déclare saint et beau le gouvernement du monde, qui s'établit dans la science des choses divines et humaines, grâce à laquelle il découvre l'harmonie parfaite de la création, même dans les oppositions de ce monde. Il pacifie encore ceux qui, ici-bas, font la guerre aux stratagèmes du péché, et il leur apprend à rentrer dans la foi et dans la paix. (Strom. Ch. IV, 6, 40-41). A côté de tant de faux gnostiques il en a trouvé enfin un vrai. Sous la direction de ce maître, il développera la science du gnostique. Il a trouvé la solution désirée: il pourra être un parfait chrétien sans rompre avec la science humaine. Cela lui sera possible par la vraie gnose. «Ceux qui s'exercent à la gnose empruntent à chaque discipline ce qui est utile à la vérité: le gnostique recherche dans la musique la proportion dans les harmoniques; dans l'arithmétique, il remarque les progressions ascendantes et descendantes des nombres les rapports des uns avec les autres, et la manière dont la plupart des choses dépendent d'une proportion dans les nombres, dans la géométrie, il contemple la matière elle-même; il s'habitue à penser un espace continu et une substance immuable différente de celle des corps; l'astronomie le soulève au-dessus de la terre; elle l'élève par l'esprit jusqu'au ciel; elle l'entraîne dans le mouvement des astres; elle lui fait raconter sans cesse les choses divines, l'harmonie des êtres les uns par rapport aux autres: c'est par elle qu'Abraham fut éveillé et qu'il s'éleva à la connaissance du Créateur Le gnostique tirera encore profit de la dialectique, où

il trouvera la division des genres et des espèces, où il apprendra la distinctions des êtres jusqu'à ce qu'il arrive aux choses simples et premières. La multitude, comme font les enfants pour les masques, redoute la philosophie des Grèces, caignant qu'elle ne les entraîne. Mais si la foi, pour ne pas dire la gnose, est assez faible chez eux pour être détruite par les apparences spécieuses, qu'elle soit detruite, puisqu'ils avouent par là même qu'ils n'ont pas la vérité. Car, dit-on, la vérité est invincible, seule l'opinion fausse est renversée (Strom. VI, 10).

Il poursuivra la vérité en distinguant ce qui est général et ce qui est particulier. Car la cause de toute erreur et opinion fausse, c'est de ne pouvoir discerner par où les choses se ressemblent les unes aux autres et par où elles diffèrent» (Strom. ib.).

La gnose telle que l'a comprise Clément, n'est pas à l'abri de tout reproche. Toutefois il faut reconnaître à Clément le mérite d'avoir essayé d'opposer une gnose orthodoxe aux fausses gnoses. Il a pu entreprendre cette oeuvre à cause de son optimisme à l'égard de la vérité: «la vérité est invincible». Plus loin il ajoutera: «La science du gnostique est pour lui un exercice préparatoire à la possession exacte de la vérité, autant du moins que cela est possible» 5 strom. VI, 10).

Cest donc grâce à l'influence de Pantène que Clément prend une orientation nettement «alexandrine» et devient un des principaux artisants de ce monument de la sagesse chrétienne.

***

Pantène a-t-il écrit?— Eusèbe dit que Pantène a exposé «oralement et par écrit les trésors des dogmes divins» (His Eccl., V, X, 4), mais il ne cite pas ses écrits, ce qui prouve qu'il n'en connaissait rien.

Selon le témoignage de Clément, «les presbytres n'ont rien écrit «(Ecl. proph., 27). Comme c'était en outre une tradition grecque de ne donner qu'oralement l'enseignement de la philosophie on peut bien s'imaginer le philosophe Pantène trop soucieux de l'exactitude

de son enseignement, aussi trop occupé, pour s'adonner à la composition d'ouvrages.

Cependant le professeur H.I. Marrou, historien très connu, a cru découvrir une oeuvre de Pantène dans l'«A Diognète, dont il a publié une édition critique avec introduction et commentaire en 1951, dans la collection Sources Chrétiennes. Cet écrit, dont «l'auteur, la date, l'origine, le caractère même sont encore l'objet de vives discussions «*(Marrou, A Diognète, p. 5)*, a déjà été attribué au moins à dix-neuf auteurs différents. M. Marrou n'est pas le premier à penser à Pantène pour résoudre cette énigme; avant lui, l'avaient déjà fait Harmer (1891), Batiffol (1909) et Puech (1912). Son travail, d'une très grande érudition, n'a pas convaincu les critiques en général, ce qui est tout à-fait naturel dans ce domaine, où on ne peut aboutir qu'à des probabilités. Son hypothèse est nonobstant une des plus intéressantes de toutes celles qui ont été avancées jusqu'ici.

⁂

Conclusion— Pantène reste un mystère précisément à cause du paradoxe qui fait de lui à la fois un homme très célèbre et peu connu. Nous savons cependant qu'il jouissait d'un immense prestige à Alexandrie, autant pour la sainteté de sa vie que pour ses connaissances juives, chrétiennes et profanes. Par Eusèbe, qui cite Origène, nous apprenons que, loin de rejeter sa culture philosophique, il s'en servait dans sa catéchèse.

Sous son influence, Clément opposera aux gnoses hétérodoxes à son époque, la vraie gnose, qui utilisera la philosophie comme un instrument precieux, parce que, «quoique la vérité manifestée par la philosophie grecque ne soit que partielle, elle est pourtant la vérité vraie, et comme le soleil en éclairant les couleurs fait paraître le blanc et le noir tels qu'ils sont, elle réfute tous les arguments trompeurs des sophistes ... (Strom. VI, 10).

Plus tard, le disciple de Clément Origène, en incluant la philosophie dans le programme d'études du Didascalée en fera une introduction au christianisme. Voici ce qu'il écrit à son disciple Gré-

goire de Neocésarée: «Je voudrais te voir utiliser toutes les forces de ta belle intelligence pour le christianisme qui doit être ton but suprême. Pour y atteindre sûrement, je souhaite que tu empruntes à la philosophie grecque le cycle des consaissances capables de servir d'introduction au christianism et les notions de géométrie et d'astronomie qui peuvent être utiles à l'explication des livres saints; si bien que ce que les philosophes disent de la géométrie, de la musique, de la grammaire, de la rhétorique, de l'astronomie qu'elles sont auxiliaires de la philosophie nous puissions, nous, le dire de la philosophie elle-même à l'égard du Cristianisme» (Origène, Epist. ad Gregor.. cité par G. Bardy, Pour l'histoire de l'Ecole d'Alexandrie, p. 95)

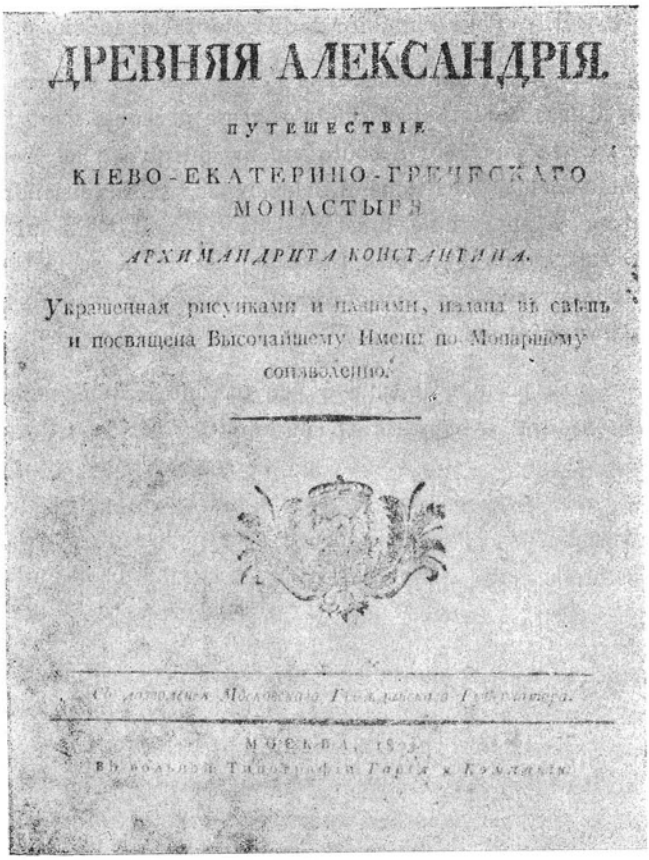
Ce qui nous impressionne dans l'effort de ces maîtres pour réaliser la synthèse de la foi et de la sagesse grecque, c'est l'esprit qui les anime: cette ouveture à toute valeur, où qu'elle se trouve.

Ce mouvement, déclenché à Alexandrie, se maintiendra dans le christianisme, à un rythme, il est vrai, très inégal C'est lui qui rendra possibles les grands systèmes théologiques de la scolastique et l'exégèse biblique moderne. Aujourd'hui, dans un temps fort, il prend le nom d'oecuménisme.

N'est-il pas permis de voir à son origine le philosophe missionnaire Pantène, qui a compris et soutenu Clément?

(inédit) R.P. R. de SA o p

L'ALEXANDRIE DU XVIIIe SIECLE DECRITE EN RUSSE PAR UN MOINE GREC.



ДРЕВНЯЯ АЛЕКСАНДРІЯ.

ПУТЕШЕСТВІЕ

КІЕВО-ЕКАТЕРИНО-ГРЕЧЕСКАГО
МОНАСТЫРЯ

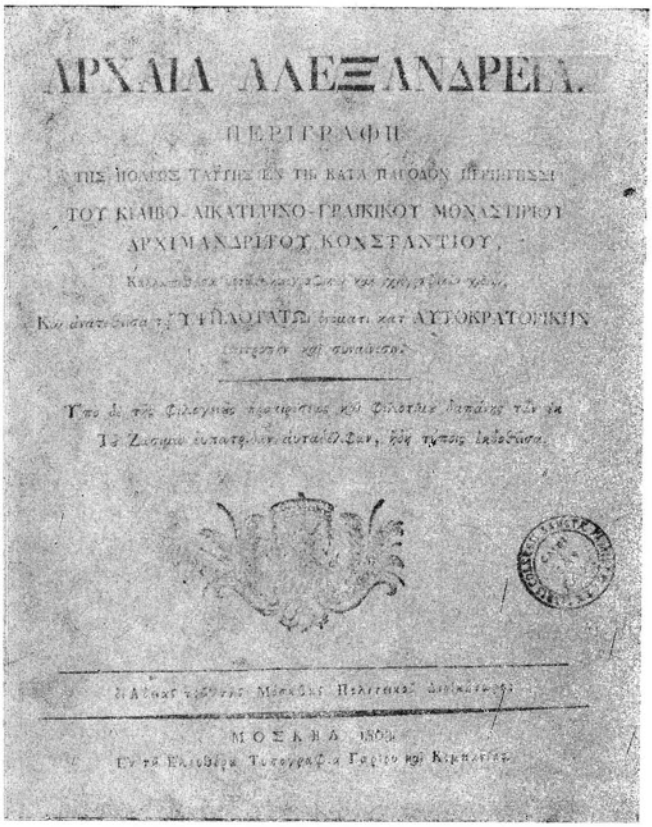
АРХИМАНДРИТА КОНСТАНТИНА.

Украшенная рисунками и планами, издана въ свѣтъ
и посвящена Высочайшему Имени по Монаршему
соизволенію.

Fig. 1 — Page de titre Texte russe.

Trois années avant l'invasion de l'Egypte par Bonaparte, l'archimandrite Constantin, un moine du monastère grec de Ste. Cathe-

rine de Kiev, en Russie, visita Alexandrie et la décrivit dans un mince volume, publié à Moscou en 1803, sous le titre: «L'Ancienne Alexandrie». (1)


ΑΡΧΑΙΑ ΑΛΕΞΑΝΔΡΕΙΑ.

ΠΕΡΙΓΡΑΦΗ

ΤΗΣ ΠΟΛΕΩΣ ΤΑΥΤΗΣ ΕΝ ΤΗ ΚΑΤΑ ΠΑΡΟΔΟΝ ΠΕΡΙΓΕΝΕΣΙ

ΤΟΥ ΚΙΑΒΟ-ΑΙΚΑΤΕΡΙΝΟ-ΓΡΑΙΚΙΚΟΥ ΜΟΝΑΣΤΗΡΙΟΥ

ΑΡΧΙΜΑΝΔΡΙΤΟΥ ΚΟΝΣΤΑΝΤΙΟΥ,

ΜΟΣΧΑ

Fig. 2 — Page de titre. Texte grec.

1) Traduction du titre russe: l'Ancienne Alexandrie. Voyage de l'archimandrite Constantin du monastère grec de (Ste) Cathérine de Kiev. Orné de dessins et de plans édité et dédié au Nom Souverain avec approbation du Monarque. Avec permission du Gouverneur Civil de Moscou. Moscou 1803. A l'imprimerie libre Gary et Cie. (v. Planche 1).

Traduction du titre grec: L'Ancienne Alexandrie, Description de cette ville d'après un voyage fortuit de l'archimandrite Constance du monastère grec de (Ste.) Cathérine à Kiev, ornée d'illustrations et de dessins, et dédiée au Nom Souverain, avec permission et approbation Impériale. Main-

Fig. 3 — Gravure placée en tête de la première partie: «l'Ancienne Alexandrie».

Agrémenté de gravures et de plans, cet opuscule se présente

---

tenant... imprimée grâce à l'intention patriotique et à l'aide financière généreuse des nobles frères de Zosime. Avec la permission du Gouverneur Civil de Moscou. Moscou 1803. A l'imprimerie libre Garios et Cie. (v. Planche 2).

L'archimandrite Constantin (Constance) un Grec devint plus tard archevêque, fut nommé supérieur du monastère du Mt. Sinai, et fut patriarche Oecuménique de 1830 à 1834. Erudit et auteur d'ouvrages historiques, il fut exilé comme philorusse, et mourut en 1859. (Renseignements, aimablement communiqués par le Dr. T.D. Mosconas Grand Hypomnématographe et Bibliothécaire de la Bibliothéque Patriarcale d'Alexandrie).

sous forme d'un ouvrage bilingue: chaque page du texte russe comporte, en regard, sa traduction en grec. Nous avons cru intéressant de donner un court aperçu de ce livre dont il n'existe aucune version française ou anglaise, et où les historiens cueilleront peut-être quelques détails inédits sur l'Alexandrie de 1795.

Faisant allusion au nom du Tsar (Alexandre 1er) auquel il dédie son livre, l'archimandrite commence par comparer son ouvrage «à la coupe d'eau offerte à Alexandre de Macédoine pendant ses illustres campagnes». Il continue par une antithèse flatteuse: si la gloire d'Alexandrie est enterrée sous les ruines, les oeuvres dédiées à l'empereur demeureront, par contre, immortelles, grâce à son «grand nom». (2)

Suit un paragraphe adressé «Au lecteur». L'archimandrite ne nous dit rien sur les raisons de son voyage, mais le caracrtère sacré de l'auteur et la mention d'une tempête qui le précipita «dans l'abîme, sur un fragile débris du navire» laissent supposser un pélérinage aux Lieux Saints interrompu par un naufrage, et suivi d'un séjour en Egypte.

Puis vient le texte proprement dit. Il se divise en deux parties, la première — «l'Ancienne Alexandrie» — occupant quarante pages, et la seconde — «La Nouvelle Alexandrie» — à peine une. Des gravures précédent chacune des deux sections du livre. Voici la description de la première illustration, dessinée par l'auteur lui-même: (planche 3).

Sur un fond de maisons et de mosquées, de rochers et d'une rade remplie de navires, se dressent, au premier plan, l'obélisque de Cléopâtre et la colonne pompée. Près de celle-ci plane un jeune homme ailé entouré de voiles flottants dont un pan joue le rôle de la feuille de vigne traditionnelle, laissant, par ailleurs, tout le reste du corps complètement nu. Cet individu auquel des cheveux hérissés

---

2) Dans notre traduction nous avons suivi d'aussi près que possible le texte russe, ce qui explique le style rocailleux de certains passages. D'ailleurs, même en russe, le récit de l'archimandrite étonne souvent par la construction un peu maladroite des phrases. (N'oublions pas que le russe n'était pas sa langue maternelle).

Partout où la clarté du texte l'exigeait, nous avons ajouté quelques mots. Des parenthèses (—) indiquent ces additions.

en forme de flammes donnent un air vaguement diabolique, tient une faux avec laquelle il se propose de démolir la colonne. A côté de lui, une jeune femme, également ailée, mais plus vêtue, aux cheveux gracieusement bouclés, brandit de la main gauche une trompette, et de la droite, retient le bras armé de la faux, du méchant démon. Aucune explication n'accompagne cette gravure, mais la présence de la faux laisse supposer que le personnage ainsi armé symbolise, malgré son extrême jeunesse, le Temps, décidé d'abattre les derniers-vestiges de l'ancienne Alexandrie, alors que la jeune femme figurant la Renommée — intervient pour sauver les glorieuses ruines.

Au dessous de la gravure vient le texte de la relation. L'auteur débute par une description des deux ports, «nommés, selon une ancienne appellation. l'Africain et l'Asiatique», et flanqués chacun d'une fortresse turque: ces deux bâtiments de présentent, nn eux-même, rien d'intéressant mais méritent quelques lignes à cause des lieux célèbres où ils se trouvent.

Le premier, nommé «grand Pharilon» comporte une tour avec une lanterne pour guider les navigateurs, et se dresse sur l'île «Phare» où s'élevait jadis la merveille construite par Ptolemée. L'autre, que l'archimandrite appelle «petit Pharillon», également placé sur une île, «ne garde aucune trace de cette splendide bibliothèque qui, par la rareté et l'excellence des livres, passait pour le trésor le plus précieux du monde.» (3).

---

3) Cf. M. Gratien le père. Mémoire sur la ville d'Alexandrie dans *Description de l'Egypte. Etat moderne.* t.8.p. 396. Paris. Panckoucke. 1826. «L'entrée du port Neuf (c.a.d. l'actuel port Est. O.V.V.) où les vaisseaux européens pouvaient seulement aborder et stationner avant notre expédition, est défendue par deux forts bâtis sur les caps qui en terminent la forme semi-circulaire, le fort Phare à l'ouest, et le pharillon à l'est.

Le fort Phare consiste dans une enceinte fortifiée à la moderne, renfermant une tour carrée, flanquée de quatre tourelles dont la plateforme est occupée par un donjon portant une lanterne où l'on allume des feux la nuit».

Dans le volume de gravures et de cartes de la *Description de l'Egypte. 2ème édition. Antiquités.* t. V. Paris. Panckoucke. 1823. Feuille 31, qui accompagne cet ouvrage, le plan du port d'Alexandrie montre

«Ces deux îles sont jointes à la terre par un retranchement (ou jetée? O.V.V.) du port. Le retranchement de l'île Pharo (sic) s'allonge sur environ une verste, et est bâti partie en brique et partie en pierre de taille»... «l'autre retranchement (ou jetée) du conduit au petit pharilon, et à part deux tours pouvant, au besoin, servir de défense, ne présente rien de particulier.»

L'auteur se plaint que l'ignorance et les superstitions de la garnison logés sur le «petit Pharilon» empêchent une étude attentive des lieux où, dit-il, (en contradiction avec sa propre phrase citée plus haut) «sont les ruines de la bibliothéque des Ptolémées» Il ne put examiner que les tours, «certaines rondes, d'autres carrées, d'autres tout à fait irrégulières et, pour ainsi dire, d'une architecture laide».

«Leur structure, à l'intérieur, répond au désordre de l'extérieur: certaines tours ont un mur double et un escalier de pierre jusqu'au sommet; d'autres n'ont aucune entrée, sinon un trou dans la voûte qu'il faut atteindre au moyen d'une échelle. Les voûtes de tous les étages, sans aucune symétrie, reposent tantôt sur une seule colonne tantôt sur plusieurs, parfois sur un grand pilastre carré. Des embrasures s'alignent sur tout le pourtour (des tours) et, dans les ouvertures des rangées inférieures se voient les débris et les troncs des colonnes, de divers marbres, dans la position de canons pointés»... (4).

«Les murs entre les tours, aussi bien que les tours elles-mêmes

---

le «grand Pharillon» avec le fort «Phare» à l'emplacement de l'actuel fort Quaitbai. Le «petit Pharillon», sur l'actuel cap silsileh, porte simplement le nom «le Pharillon».

Le port que l'archimandrite appelle «l'Africain» (l'actuel port ouest) figure sur le même plan sous le nom de «Port Vieux, ou Eunostus portus» et celui qu'il nomme «l'Asiatique» porte le nom de «port Neuf ou Magnus Portus.»

4) Cf. M. Gratien Le Père, *op. cit.* p. 417. «On remarque dans le corps de maçonnerie des murs de l'enceinte et surtout dans le soubassement de la plupart des tours, un grand nombre de colonnes de marbre et de granit qui y sont engagées horizontalement: on aperçoit l'une de leurs extremités au dehors de la place.

... «A l'intérieur de la ville il n'y a que des tas de ruines trois monastères, quelques jardins, des mosquées et des citernes d'eau»...

«Le monastère de St. Saba est en bon état (de conservation) Placé sous (la juridiction du) patriarche d'Alexandrie, il est dirigé par un higoumène et (renferme) la seule église où les chrétiens grecs (orthodoxes) vont prier et (même) y vivent. Sur le côté gauche il y a une chapelle de la vierge-martyre Ste. Catherine où l'on garde un morceau de marbre sur lequel fut décapitée la sainte».

«Un autre monastère est catholique, au nom de Ste. Catherine; un prieur le dirige avec ses frères, des Capucins.»

Enfin un troisième couvent, copte, est placé sous la protection de St. Marc et contient «une chaire d'où, selon la tradition, l'Evangéliste prêcha la Vérité». (5).

«Entre les monastères grec et catholique s'élève une énorme mosquée, à moitié ruinée d'un style ancien et magnifique; selon l'opinion universelle elle était jadis la cathédrale patriarcale dédiée à St. Jean l'Aumônier.» (6)

---

5) La «Description de l'Egypte», (cf. Gratien Le Père. *op. cit.* 419) ne signale que deux monastères et une synagogue. Mais il semble que l'auteur ait confondu deux monastères en un seul Nous lisons en effet: «Les juifs conservent une synagogue située près et au sud des aiguilles de Cléopâtre. Près et à l'est de cette synagogue se trouve un monastère grec (sic) siège du patriarche des Qobtes (sic) ... Si l'on se reporte vers le centre de l'enceinte arabe, en deça de la porte nord, qui donne sur l'esplanade du port Neuf, on trouve un autre monastère de chrétiens catholiques, de l'ordre de la Propagande, ou des religieux de la Terre Sainte.

6) Saint Jean l'Aumônier, XXXVIe Patriarche d'Alexandrie, mort en 619 Cf. P. Cheneau, *les Saints d'Egypte.* t.I.P. 189. Jérusalem, Couvent des RR. PP. Franciscains. 1923.

Deux mosquées qui furent jadis des églises chrétiennes sont mentionnés par divers auteurs. Cf. Sir. I.G. Wilkinson. *Handbook for travellers in Egypt.* London. J. Murray. 1858. P. 99.; Gratien le pére. *op. cit* p. 420, Cabrol et Leclerc. *Dictionnaire d'archéologie chrétienne et de liturgie.* Paris. Letouzey et Ané. 1907. art.: «Alexandrie»; E. Breccia *Alexandrea ad Aegyptum.* Bergamo. Istituto italiano d'arti grafiche. 1944. P. 45; M. Baud. *les guides bleus. Egypte.* Paris. Hachette. 1950 p. 122.

La première est la mosquée dite «de St. Athanase (sic) située vers

de formes diverses, sont délabrés et ruinés. Ils ont soit quarante soit cinquante pieds de hauteur, et vingt pieds au moins d'épaisseur.»

«Dans les environs du monastère de St. Saba on voit jusqu'à maintenant les restes du palais de la sainte reine Cathérine. (7) Plus loin sont deux collines de débris tel point émiettés par les chercheurs de trésor qui les fouillent, qu'elles forment actuellement deux énormes élévations de poussière. La pluie en fait sortir parfois des pierres ciselées connues sous le nom de «antikis» ou d'autres objets semblables; quant à des choses importantes (au point de vue archéologique), elles s'(y) trouvent très rarement. Les Sarrasins agirent à Alexandrie comme les Goths et les Vandales en Italie, à Rome: extrayant avec une pointe de fer les pierres des bagues ils prenaient l'or et jetaient les pierres. On peut voir cela sur beaucoup de «antikis» trouvés jusqu'à maintenant».

«Sur le chemin des arcs de Pompée (8) s'élevent six colonnes

---

le centre de l'enceinte (arabe) a deux cents cinquante metres à l'est du monastere chretien (catholique) Cette mosquée qui remplace une église chrétienne, l'une de celles que St. Athanase bâtit dans la ville d'Alexandrie vers le milieux du IVe siècle, prend son nom de celui de son fondateur. On sait que St. Athanase (fut) patriarche d'Alexandrie. «(Gratien). «Ce serait l'actuelle mosquée du souk Attarine.» (Breccia).

L'autre est la «mosquée occidentale». (Djama al-Gharbi) ou des «Mille colonnes» (Certains auteurs — Wilkinson et M. Baud écrivent: «Mille et une colonnes.» O.V.V.) Transformée en caserne ou en hôspital turc, elle fut ensuite détruite. «Son emplacement serait celle où s'élève de nos jours le couvent des missionnaires franciscains, au quartier de la marine.» (Breccia) Avant d'être une mosquée elle fut un oratoire bâti par le patriarche. Théonas (282-300). Reconstruit et agrandi par le patriarche Alexandre (313-326) il servit des lors de cathédrale sous le titre de Ste. Marie.

Nous ne savons à laquelle des deux mosquées l'archimandrite fait allusion. Malgré nos recherches nous n'avons trouvé aucune indication d'une cathédrale «dédiée à St. Jean l'Aumônier».

7) M. Gratien. *op. cit.* p. 410, dit seulement en parlant des deux monticules: «l'un de ces monticules, celui qui est le plus à l'est, porte le nom de butte Ste. Cathérine, que lui donnent les Francs ou chrétiens du pays; l'autre, à l'ouest dominant le vieux port, avait à sa sommité une tourelle qui servait de vigie: ces deux hauteurs ne sont composées l'une et l'autre que de débris de poteries et autres décombres qu'y (sic) apportent journellement les habitants de la ville».

de granit; (9) on ignore si elles se dressaient des deux côtés de cette longue avenue et si elles formaient une galerie à la manière des Anciens; elles sont toutes sans ornement, sans chapiteau; c'est pourquoi on ne peut deviner si elles appartenaient à quelque ordre architectural (européen) ou si elles étaient faites à l'égyptienne; leur surface est lisse, en bas elles sont plus épaisses qu'en haut, et quoique'elles sont presque pour un tiers (de leur hauteur) enfouies dans la terre, il semble pourtant qu'elles étaient (jadis) toutes de la même dimension. D'ailleurs elles occupaient une place importante parmi les merveilles d'Alexandrie.»

Suit la description de la colonne Pompée située à une demi-versée des arcs du même nom. L'auteur mentionne la croyance de beaucoup de voyageurs et des habitants du pays que la colonne tient «d'une façon étonnante en équilibre sur une pierre centrale.» Puis il continue:

«A deux verstes de la colonne pompée après un trajet sur une plaine couverte et étendue, on voit sur le côté gauche le «Khalitch» (Khalig) (10), le canal de Cléopâtre; des arbres divers, surtout des dattiers l'ombragent: là il y a des villages entiers (constitués par) des abris mobiles des «bédovins» (sic), ou arabes africains nomades, qui d'une pauvreté extrême nichent (dans ces abris) comme des oiseaux, et dont le séjour, dans un endroit dépend de la fertilité de la terre qu'ils occupent: car quand la terre se restreint dans ses dons, ils partent chercher une nouvelle (terre d')abondance. Une telle liberté de vie est un don de leur pauvreté: s'ils étaient plus riches, ils seraient plus dépendants.»

---

8) Dans une note l'auteur ajoute: «Comme ces arcs n'ont aucun nom qu'on me permette de les appeler, par suite de la colonne Pompee située tout prés, les arcs de Pompée.»

Ces «arcs de Pompée» ne sont mentionnés par aucun des auteurs que nous avons consultés. Peut-être s'agit-il des restes d'un aqueduc «dans les arcades élèvées portaient, du centre de l'enceinte arabe, des éaux à la grosse tour de la porte Nord... (il) était de construction moderne du moyen âge. Il a été démoli dans les travaux des nouvelles fortifications faites par les Français cf. Gratien Le Père. *op. cit.* p. 424.

9) Nous ignorons de quelles colonnes il s'agit. Gratien le Père *op. cit.* p. 423, mentionne «vis à vis de la mosquée St. Athanase... trois colonnes de granit rouge». Quelques lignes plus loin nous lisons: «On voit

L'auteur nous fournit ensuite quelques explications au sujet de ce canal, destiné à servir de voie de communication aux bateaux traversant le Delta, ainsi qu'à fournir de l'eau potable aux habitants. Malheureusement, les rives de ce canal n'étant pas renforcées par de la maçonnerie, s'écoulèrent peu à peu, et ces éboulements empêchent l'approvisionnement des citernes — dont il n'en reste que six — où les habitants venaient puiser de l'eau.

«La diversité des colonnes qui soutiennent des voûtes au dessus de ces citernes.(11) le style gothique ou sarrasin que l'on remarque dans leur disposition, prouve qu'elles ne sont pas (maintenant) dans leur état originel; mais comme on l'a déjà dit plus haut, au sujet (de la ville) d'Alexandrie en général: quand elles (les colonnes) étaient détruites, et que la nécessité exigeait que certaines d'entre elles fussent reconstruites, on les rétablissait de l'ensemble des morceaux ou des débris (qui subsistaient), sans s'astreindre à faire ressembler (ces nouvelles colonnes ainsi reconstituées) à ce qu'elles étaient auparavant. Car ces citernes ne sont que des réservoirs d'eau qui (la conservent mais) ne la purifient pas. Pour l'en tirer on emploie des pompes à eau grâce auxquelles on verse l'eau dans des sacs de cuir, spécialement faits pour cela et qu'on transporte à dos de chameau ou d'âne dans la nouvelle Alexandrie pour la vente, ayant vidé ainsi les citernes, on les nettoie, (opération qui a lieu) surtout pendant la crue du Nil».

---

sur pied sept à huit autres colonnes également colossales, obscurément engagées dans les murs de la façade intérieure des premières maisons qu'on trouve à droite en arrivant au village adjacent.»

10) Khaliğ canal ou chenal, Il s'agit de l'ancien canal de Schedia qui dérivait de la blanche canopique du Nil à Schédia, à environ vingt sept Kilomètres d'Alexandrie. Ce canal suivait à peu de chose près le tracé du canal Mahmoudieh actuel. (Breccia. *op. cit.* P. 67)

J.M. Le Père. Mémoire sur la communication de la mer des Indes à la Méditérranée par la mer Rouge et l'isthme de Soueys (sic) dans *Description de l'Egypte. Etat moderne.* t. I Paris. Panckouke. 1822. P. 251., cite une phrase de makrizi. «Le canal d'Alexandrie porte dans la plupart des auteurs arabes, le nom de canal de Cléopâtre, parcequ'on l'attribue à la reine de ce nom.»

Thévenot le trouva encore navigable en 1655. Cf.G. Hanotaux *Histoire de la Nation Egyptienne.* Paris Plon. 1931. T.I. p. 121.

«Beaucoup de citernes ont été détruites à cause du grand travail qu'exige (leur entretien) et des grands frais que cela entraîne; car la quantité d'eau dépassant les besoins des habitants peu nombreux, de la nouvelle ville, (de l'eau) resterait, se gâterait par la pourriture et donnerait naissance à des épidemies; la fermeture du canal, l'empêchement du passage de l'eau, produiraient, d'eux — mêmes les mêmes conséquences néfaste».

L'auteur mentionne deux autres arcs entre lesquels et la nouvelle Alexandrie «il y a une large place qui sert le soir de promenade commune aux Européens qui y demeurent.»

Puis il passe aux catacombes. «D'enormes falaises projetées du rivage, des gorges sinistres, forment un ensemble sauvage de cavernes naturelles; de plus, à cause de la commodité de cette situation naturelle et du genre de pierre tendre (qui constitue ces falaises), de véritables chambres ont été creusées dans la falaise. Elles servaient de bains (aux habitants), et de refuge pour des petits bateaux pendant le mauvais temps...»

Suit la description d'un temple souterrain. Par un long couloir «sinistre» on pénétre «dans une salle ronde aux murs et au plafond lisses et polis, au plancher recouvert de sable et de toute sorte de détritus, et où séjournent les chauve-souris et toute sorte de vermine. Mais ce n'est pas encore le temple; un autre couloir souterrain conduit dans une chambre circulaire dont le plafond est taillé en voûte et qui a quatre portes situées les unes en face des autres,: chacune d'elles est ornée d'une corniche et au dessus du fronton de chacune d'elles est représenté un croissant. De ces quatre portes, l'une est ouverte, (quant aux) trois autres (elles) forment dans le mur des renfoncements qui s'abaissent plus bas que le temple et contiennent chacun un réceptacle taillé dans de la pierre, mainte-

---

11) Le mot russe employé par l'archimandrite est «Kolodiez», qui signifie «puits». Mais il est évident qu'il s'agit de citernes ou reservoirs, mentionnés par tous les voyageurs qui visitèrent Alexandrie. et non de puits. Par souci de la vérité historique, ajoutons que quelques véritables puits sont mentionnés dans la «Description de l'Egypte. Cf.M. Gratien Le pére *op. cit.* P. 401. On y trouve encore des puits de peu de profondeur et dont l'eau plus ou moins saumâtre sert aux usages les plus ordinaires; quelques uns de ces puits donnent de l'eau potable.

nant vide, (mais) qui était, semble-t-il, jadis le tombeau d'un homme célèbre ou d'un tsar.» (12)

A moitié écroulés, les autres couloirs qu'on entrevoit sont impénétrables, ajoute l'auteur. Enfin il mentionne, creusées au sommet de la falaise, «des fosses, profondes, approximativement, de soixante pieds, et larges de vingt, mais maintenant comblées de débris». C'est là que l'auteur place la Nécropole de l'Ancienne Alexandrie.

Ayant terminé ainsi la description des vestiges de l'antique cité, il se pose maintenant un certain nombre de questions auxquelles il essaye de trouver des réponses satisfaisantes où prit-on le marbre qui servit à construire Alexandrie? Comment tout ce marbre fut-il transporté sur le rivage de la mer? Que sont devenues les ruines d'Alexandrie? Il émet un certain nombre de suppositions basées sur les descriptions des historiens, les mémoires de voyageurs et ses propres déductions. Mais comme ces hypothèses ne présentent, de nos jours, aucun intérêt, nous ne les reproduirons pas ici.

Sentimental, l'archimandrite termine ce chapitre par un paragraphe plein de mélancolie: «Est-ce toi Alexandrie? Est-ce toi, la première ville de la Sagesse, des Sciences, des Solennites, de tout ce qui est gracieux, de tout ce qui a de l'influence sur le bonheur des êtres sensibles Est-ce toi dont le nom était si célèbre (qu'il était connu jusqu'aux confins des créations terrestres? (13) Non, je ne te reconnais pas dans ces cendres semblables aux os épuisés de la mortelle humanité sur lesquels s'inscrit si profondement (la trace de) la main puissante et infatigable du temps.»

L'auteur continue sur le même ton encore pendant une demi-page, puis passe à la Nouvelle Alexandrie.

---

12) Le mot «tsar» signifie, ici, évidemment roi. Un temple désigné sous le nom de «temple souterrain figure sur le plan d'Alexandrie que nous avons mentionné (Cf. P. note 3). M. Gratien Le père *op. cit* p. 438 dit ce n'est qu'avec peine et à l'aide de flambeaux que lon peut pénétrer dans ce temple à demi comblé par les sables du désert et par les décombres des monuments (sic) qui l'environnent.

13) La phrase est un peu bizarre. L'auteur à probablement voulu dire: ... «dans toutes les terres où les hommes avaient créé quelque chose.

Mais avant de jeter un coup d'oeil sur cette partie-très courte de son ouvrage, examinons la gravure qui la précède. Le fond se compose de ruines où l'on reconnaît un obélisque et des maisons de style oriental, à moitiés détruites. Des touffes d'herbe jaillissent des antiques pierres. Devant ces dernières, leur tournant le dos, se tient à genoux un énorme vieillard, tout nu, la tête couverte de serpents en guise de cheveux (14), les bras arrondis comme un lutteur qui se préparerait à saisir un adversaire. Les jambes du personnage se terminent également par deux serpents à la gueule entr'ouverte. Un peu en arrière, un petit homme, vêtu en mameluk, sort des ruines en

Fig. 4 — Gravure placée en tête de la seconde partie.
La Nouvelle Alexandrie.

brandissant une lance, alors qu'une tête, flanquée de deux ailes, volète au-dessus de lui. (v. Planche 4).

Au premier plan, une dame coiffée d'un casque grec, une branche d'olivier à la main, un genou à terre, lève vers le terrible vieillard un regard suppliant. Aux pieds de la dame gisent par terre; un compas, une règle un livre, un globe et un astrolabe, une palette de peintre avec des pinceaux, et divers autres objets suggérant les Sciences et les Arts.

L'auteur ne nous donne aucune explication au sujet de cette gravure, mais quelques passages du texte et certaines remarques aigres concernant les conquérants du pays, laissent supposer que la dame représente la ville d'Alexandrie implorant son maître actuel d'épargner l'oeuvre civilisatrice qu'elle avait accomplie en Egypte.

Comme nous l'avons dit, une demi page seulement dépeint d'Alexandrie moderne.

«La nouvelle Alexandrie n'est rien d'autre qu'une pauvre orpheline, ayant reçu en héritage seulement le grand nom de son père.» Quelques phrases déplorent l'état de délabrement où est tombé l'antique capitale du monde civilisé; l'auteur souligne que la ville actuelle n'est pas un phénix né des cendres de l'ancienne cité, mais un être monstrueux sorti de l'enfer; sous entendu: une création des envahisseurs du pays.

Le reste du livre — huit pages — est une simple compilation de passages tirés d'auteurs anciens décrivant le Pharos, la Bibliothèque, le Palais de Césars, le Sérapeum, l'Académie et les Obélisques.

(inédit) O.V. VOLKOFF.

---

14) En ornant la tête du vieillard de serpents, l'archimandrite était-il mû par des réminiscences mythologiques, et voulut-il compârer les conquérants de l'Egypte — qui anéantirent l'ancienne civilisation Alexandrine avec la Méduse dont les yeux avaient le pouvoir de transformer en pierre tout ce qu'elle regardait?

LES ARMENIENS D'EGYPTE

C'est certainement depuis des temps très reculés, que les Arméniens vinrent en Egypte, et s'y établirent aussi. Il est, toutefois, historiquement bien difficile d'en préciser la première date.

Et si les relations d'entre Arméniens et Egyptiens semblent parfois, au cours des siècles, avoir disparues cela ne peut être dû qu'aux circonstances, aux vicissitudes des temps, ou à l'oubli de l'histoire.

Le Triumvir Antoine avait engagé une guerre sérieuse contre les Parthes. L'un des plus célèbres rois d'Arménie, Artavazide 1er., les Parthes. L'un des plus célèbres rois d'Aéménie, Artavazde 1er., fils de Tigrane le grand; de la dynastie artaxiade, aida militairement les Romains dans cette guerre, qui ne finit cependant pas à l'avantage de ces derniers. Mais Antoine en attribua la cause à une erreur qui aurait été commise par le monarque Artavazde lui adressa une invitation qui n'était qu'un piège, et le fit arrêter aussitôt que ce courageux roi arménien arriva, et finalement le ramena «chargé des chaînes d'or» à Alexandrie, pour le confier à Cléopatre, reine connue par sa beauté, son luxe et sa grandeur (34 a. J.-C.) Quelques années après, Artavazde fut cependant décapité par ordre de Cléopâtre à qui le Monarque arménien avait refusé de rendre les hommages de soumission. — (Entre autres, DION, APPIEN, TITE LIVE, PLUTARQUE, OROSE, J. de MORGAN, R. GROUSSET).

Artavazde 1er, fut donc le premier Arménien qui eût mis pied en Egypte, d'après les témoignages historiques.

Mais bien plus tard, au Ve. siècle, la ville d'Alexandrie aura un autre attrait pour les intellectuels d'Arménie: de nomberux étudiants arméniens s'y rendirent, en effet, pour développer leur instruction en histoire, art, littérature, philosophie. — A leur tête se trouvait Moïse de Khorèn, connu comme le «père des historiens Aéméniens»

A partir du Ve. siècle nombreux seront les Arméniens venus en Egypte.

Lors de la fondation du Caire, au Xe. siècle, un certain Vartan, directeur genéral des Contributions, d'origine et de nom arméniens, y construisit le marché, qui porta aussi son nom pendant longtemps

L'on comptait déjà, au XIe. siècle, en Egypte une colonie de dizaines de milliers d'Arméniens, et S.S. Krikor Catholicos d'Arménie, estime nécessaire de leur rendre visite, et sacra, à leur intention, un évêque, pour la première fois en date, dans ce pays, croyons nous savoir.

En cette même période, un homme d'origine arménienne de nom égyptien, Badr El Gamali, était en vedette. Il était gouverneur de Damas, lorsque le Calife Moustanzar, de la dynastie des Fatimides, le fit venir en Egypte, s'apercevant que son trône était en danger par suite des guerres incessantes, menées contre lui par de puissants ennemis. Il conféra même à Badr El Gamali le titre de «prince des Armées», poste que ce dernier conserva pendant vingt ans consécutifs, en y ajoutant aussi des attributions civiles et de finance. Il fit reconstruire les fortifications du Caire, édifier des bâtiments gouvernementaux et privés, et fit aussi développer l'agriculture et le commerce. — La prospérité renaît. — Au pouvoir, il avait fait venir, en Egypte, des émigrés arméniens à l'effet de travailler au progrés du pays, comme aussi il fit restaurer les églises et couvents arméniens déjà existants, pour faire preuve aussi ainsi, qu'il n'avait non plus oublié le peuple duquel il émanait. Après sa mort, (1094), ses fils et petit-fils continuèrent la voie constructive qu'il avait tracé au profit du pays dont il avait d'adoption.

Au temps des Fatmites, il y a eu des troupes de cavalerie et de fantassins formées d'Arméniens, uniquement au service du pays.

Malheureusement, après l'invasion des Ayoubites, comme aussi après celle des Mamelouks, la situation des Arméniens en Egypte allait connaître le déclin.

De même qu'il y a eu des guerres avec la Cilicie, dite Petite-Arménie, où les Arméniens avait fondé une royauté indépendante, après la perte de la grande Arménie.

Au XIIIe. siècle, plus de dix mille prisonniers de guerre arméniens furent ramenés en Egypte.

Nous devons attendre jusqu'au début du XIXe. siècle pour entendre parler des Arméniens, déracinés de leur propre pays venus trouver réfuge en Egypte. Ceux-ci étaient encore d'un petit nombre, mais ils ne tardèrent pas de se faire avantageusement remarquer, grâce à leur intelligence, à leur fidélité et à leur travail mis au service du pays. Leur besogne fait partie intégrante de l'Egypte du XIX°, siècle, et ne manque pas d'intérêt à plus d'un point de vue.

Il est d'un fait heureux de constater, de souligner même, que les Arméniens, bien que d'origine et de religion différentes, et qui ont, à l'époque, occupé les fonctions des plus hautes, dans ce pays, tout en restant sincèrement attachés à leur race, ont-cependant servi aussi loyalement le pays, dans le meilleur sens du mot. — Car il est désormais d'une vérité confirmée par le temps, qu'il faut d'abord être un bon Arménien pour pouvoir devenir un bon Egyptien.

Il n'est certes pas possible, dans les pages resteintes dont je dispose, d'évoquer, comme l'on se doit, les Arméniens qui ont servi l'Egypte et fraternisé avec son peuple mais je tâcherait d'en signaler ce que je considère essentiel et caractéristique à la fois, pour parler ensuite de la Communauté arménienne de nos jours.

Originaire de Smyrne, Boghos Youssefian fut, en Egypte pendant plus de 20 ans, dans la première moitié du XIXème. siècle, ministre des Affaires étrangères et du Commerce. Il connaissait plusieurs langues à la perfection, il était un politicien d'envergure. Il fut un vrai réformateur dans presque tous les domaines des activités du pays. Grâce à ses initiatives, des terres désertiques ont été bonifiées la science, les arts, le commerce se développèrent; les révenus se multiplièrent. Il a eu aussi ses jaloux; par suite des intrigues incessantes de ceux-ci, Mohamed Ali le remplaça par un fonctionnaire Autrichien au contrôle des recettes d'Etat, mais Boghos Youssoufian, blessé dans son amour propre, démissionna de toutes ses fonctions.

Et cet Arménien, élevé aux hauts postes de l'Etat, n'avait pas, lui aussi, oublié ses comptriotes d'origine; une église et une école

arméniennes, portant son nom, existent encore aujourd'hui, à Alexandrie.

Artine Tcherakian, qu'on peut considérer, pour ainsi dire, son successeur dans les fonctions élevées de l'Etat, comme ministre des Affaires étrangères et du Commerce, fut un reformateur plus évident encore.

En effet, c'est lui qui abrégea et clarifia le style des formules longues, ambigues, apanage turc, dans les écrits publics; il fit introduire dans les affaires des principes libéraux, et accroître les revenus. — Ses réformes dans la comptabilité des affaires de l'Etat, de même que ses réformes dans celles de la douane, de transit, des postes, ont vite donné des résultats très satisfaisants. Il fut contre les monopoles Pendant qu'il était au pouvoir le transport des marchandises à destination des Indes, ainsi que le service des postes, se faisaient par des Compagnies privées qu'une société étrangère convoitait aussi; Artine Tcherakian réussit grâce à ses efforts intélligents et incessants, à transformer cette besogne en un service d'Etat, ce qui assura au pays non seulement une indépendance en cette branche d'activité publique mais encore des bénéfices considerables aussi bien immédiats que suivis.

Mais L'Arménien qui brillera le plus dans l'histoire de l'Egypte comme étant d'origine non-égyptienne, ce sera Nubar Nubarian, connu sous le nom de Nubar Pacha, dont le génie créateur la remarquable intélligence, le grand coeur, le patriotisme, l'amour pour le peuple égyptien, de même que le doigté politique, firent de lui un grand homme au service du pays pour lequel il avait été appelé.

L'on a certes beaucoup parlé et écrit à son endroit.

Nubar étant le créateur des Juridictions Mixtes en Egypte, cette institution est couramment citée dès qu'on parle de lui, comme si elles étaient la seule oeuvre pouvant célébrer son nom. — Le témoignage n'en serait certes pas sans réticence, et ne pourrait, partant, représenter tout l'homme qu'il fût.

En effet outre la création des Tribunaux Mixtes, Nubar a servi sa patrie d'adoption autrement aussi. En ami, en vrai serviteur du peuple égyptien et notamment du fellah, il lui voue toute sa vie,

son coeur entier, toute son intelligence, nonobstant les conditions si difficiles de son époque et les interventions des Puissances étrangères.

La famille Nubarian était d'une célèbre lignée de la grande contrée Siounie d'Arménie. — Nubar, un des descendants de cette famille, avait fait de brillantes études à Paris, avait appris sérieusement plusieurs langues, était versé dans la littérature et le droit lorsque son frère aîné Arakel avait été nommé ministre du Commerce du Caire, après le départ de ce Ministère de leur oncle maternel Artine Tcherakian. — Dés lors, ils le firent appeler en Egypte. Il est nommé au Ministère des affaires etrangères en qualité de traducteur.

Mais, son ascension fut rapide. Après avoir accepté le poste de secretaire particulier de Said, il est nommé directeur général des chemins de fer, et enfin, ministre sans portefeuille, puis des Travaux publics, pour devenir ensuite premier ministre. — Au cours de sa carrière, il aura été appelé au moins cinq fois à former le ministère.

C'est encore lorsqu'il était au pouvoir, que le creusement du Canal de Suez a été traité, et exécuté.

Il faut, nécessairement, se rappeler les conditions sociales et politiques en Egypte de son temps, pour pouvoir comprendre et apprécier à sa juste valeur l'oeuvre accomplie par Nubar, et tout le service rendu par lui.

Non seulement la Sublime Porte avait la suzerainété sur l'Egypte, mais les puissances étrangères y avaient des capitulations, qui, elles aussi, paralysaient, de manière incessante, tout progrès; toute réforme, et rendaient-elles la justice inexistance pour les Egyptiens.

Les dépenses personnelles, inconsiderées des Khédives. qui donnaient lieu facilement à la mainmise des Puissances capitulaires sur toutes les resources du pays, et les Tribinuaux Consulaires jugeaient non seulement les affaires de leurs propres sujets, mais aussi celles dans lesquelles les Egyptiens avaient des intérêts, et ils statuaient constamment contre ces derniers. — Le peuple égyptien n'était nulle part défendu, secouru; la justice lui échappait. — Pour le pays, c'était le chaos.

Dés lors, c'est donc pour remedier à l'arbitraire de tous les jours des Juridictions Consulaires dont les Egyptiens seuls étaient les victimes, que Nubar conçut l'idée de la création des Tribunaux Mixtes à la compétence desquels les judiciables devaient se soumettre chaque fois que dans un litige avec un Egyptien il y aurait un intérêt étranger. Toutes les Puissances capitulaires crièrent holà; et s'y opposèrent avec la véhemence la plus absolue qu'on connait.

La création des Tribunaux Mixtes constituerait donc manifestement, une garantie de justice pour les Egyptiens.

Il a fallu d'ailleurs à Nubar cinq années d'efforts incessants, de volonté courageuse, de diplomatie pour réussir dans sa tâche créatrice.

Certes avec les progrès réalisés en Egypte et son indépendance, il est hors de pensée que l'existence, chez elle, des Tribunaux Mixtes, était devenue une institution surannée et incompatible avec la dignite nationale elle-même, mais à l'époque des capitulations et en présence de leur arbitraire, ces Tribunaux Mixtes étaient la seule voie possible aussi bien vers la justice au service du peuple égyptien, que pour réaliser des progrès dans son propre intérêt

Nubar était pour le creusement de l'isthme de Suez, et travailla pour sa réussite. — Cependant quelques historiens étrangers partiaux, mal intentionnés en ont prétendu le contraire. — C'est que le Premier Ministre Egyptien Nubar avait-formellement posé, ses deux conditions principales: *pas de concession de terrains et pas de corvée des fellahs pour les travaux de creusement du Canal.*

La Compagnie du Canal de Suez, fondée par Ferdinand de Lesseps, se dresse contre Nubar par tous les moyens dont elle dispose. — Nubar ne désespère cependant pas dans sa lutte, fort de son patriotisme, du fondement juste de la cause qu'il défend. Il adresse même une lettre ouverte au journal «Daily News», pour saisir l'opinion internationale. Cette lettre est reproduite par de nombreux journaux anglais et dès lors, une campagne de presse se déclenche; l'émotion est générale, et porte des émois parmi les actionnaires et au sein de la Société de la Compagnie du Canal elle-même. — Finalement, l'on décide d'en soumettre la solution à un arbitrage, sous

la présidence de Napoléon III. Nubar lui fait remettre alors un rapport (octobre 1863), dans lequel écrit-il, entre autres:

«*La question des corvées est à la fois une questions d'humanité pour l'Empereur et la France, et une questions de progrès et de ruine pour le prince Ismaïl et pour l'Egypte. La Porte ne la prend qu'en médiocre considération parce qu'elle ruine le crédit du Vice-Roi, et que l'impopularité qu'elle lui vaut, est une bonne fortune pour la politique turque.*»

Puis, il y donne, pathétiquement ses raisons justes et fondamentales, toujours au profit du fellah, au service de sa tâche patriotique.

«*Arrivé dans l'isthme, quels mauvais traitements le fellah n'avait-il pas à subir; J'ai vu, de mes yeux, les souffrances de ces infortunés et misérables fellahs. J'ai pleuré, oui, J'ai pleuré amèrement sur ces pauvres compatriotes. Car, enfin, quoiqu'en disent les bruits du jour je ne suis ni turc, ni anglais: je suis égyptien, passionément égyptien; il me semble, parfois, que quiconque frappe un fellah et lui brise la poignet d'un coup de courbache me frappe moi-même et me brise les poignets.*» (*V. ARCHAPOUNI p.p. 74 et 75*).

Ces documents, ces faits historiques illustrent, de manière éloquente, le ministre égyptien que fut Nubar, aussi bien comme génie comme défenseur du fellah et de sa patrie d'adoption.

Nubar a donc été un homme d'état qu'on définit, volontiers aujourd'hui, de démocrate. — Il le fut réellement.

Il aimait les travailleurs modestes, humbles, ceux qui avaient besoin de son affection il se souciait d'eux et travailla-t-il pour eux; il a eu comme besogne principale l'amélioration du sort du fellah, car, surtout en son temps, les fellahs constituaient la majorite presque totale des travailleurs, et produisaient la grosse partie des revenus du pays. — Ce n'est pas sans fondement qu'on l'ait appelé unanimement «L'homme du Fellah», ou encore «L'ami du Fellah». Le peuple égyptien l'affectionna du font de son coeur.

Aux funérailles qu'on lui fit, jamais encore l'on n'avait vu un si grand nombre de gens du peuple, avec les officiels. Le fellah le pleura comme s'il avait été issu de ses entrailles.

Nubar n'avait pas oublié aussi les siens d'origine. — Il n a pas accepté des fonctions dans la Communauté Arménienne du pays, malgré toutes les offres, mais l'aidait-il par ses conseils sages et aussi financièrement. Il fit construire l'école, qui porte son nom. — Mais il avait pour tâche en ce qui concerne les Arméniens, de faire surtout connaître au monde leur passe historique. Il était né Arménien, il l'a été, et il devint un bon Egyptien.

Tigrane d'Abro, de l'illustre famille arménienne Pakradouni, était homme cultivé d'esprit libéral, sincère et courageux. Il fut le cinquième ministre égyptien d'origine arménienne.

Il était bien jeune encore lorsqu'il a eté nommé conseiller au Ministère des Affaires étrangères. Il fut, lui aussi, un fervent patriote et defenseur acharné des intérêts du peuple égyptien, et rendit d'éminents services au pays. Les Autorités anglaises n'ont pas davantage aimé le ministre Tigrane d'Abro, et pour cause Il a dû lutter contre elles. Pour illustrer son dévouement à sa patrie d'adoption, il suffira de citer, ici la réplique restée célèbre qu'il donna exaspéré lors d'une discussiion, à Lord Cromer. connu pour sa sévérité envers L'Egypte et les Egyptiens: «Suis-Je un ministre d'Egypte ou un fonctionnaire payé par le Gouvernement anglais?»

Mais lui non plus n'avait pas éloigné de son coeur les siens d'origine il fut généreux pour les oeuvres de bienfaisance et de culture arméniennes. Il avait de la dignité Il ne l'égara pas, lui pas plus, par le faste des hauts postes qu'il avait occupés, d'ailleurs grâce à ses mérites tout personnels à l'instar de ses prédécesseurs Arméniens.

L'on peut considérer qu'après Tigrane d'Abro, la vie publique en Egypte n'a pas eu de figure aussi saillantes d'origine arménienne. — D'Arméniens éminents ne manqueront certes pas de paraître en Egypte mais dans d'autres domaines d'activité Au XIX° Siècle le nombre d'Arméniens dans la Vallée du Nil ne pouvait guère dépasser les deux mille. — Mais ce chiffre sera vite dépassé dès le début du XXème. siècle, ce qui changera aussi l'aspect de la Communauté arménienne.

Par suite des massacres arméniens d'Adena en 1909, un certain nombre des survivants se réfugièrent en Egypte.

Et au cours même de la première guerre mondiale, cinq mille Arméniens de Moussa Dagh débarquèrent, un beau jour à Port-Said; leur histoire est une épopée sans précédent et dont Franz Werfel a tiré son célèbre roman: «Les 40 jours de Moussa Dagh», traduit en plus de vingt langues, et qui a connu d'immenses succès. — En 1915, profitant des circonstances de la guerre, lorsque le gouvernement des Jeunes-Turcs décida d'exterminer tous les Arméniens de Turquie, génocide dont le cinquantenaire a été récemment commémoré partout où des Arméniens vivent, ceux de Moussa Dagh (non loin d'Alexandrette) s'étaient réfugiés en masse dans leur montagne, avec la détermination ferme de se défendre, ou mourir... Ils résistèrent héroïquement, pendant 40 jours, aux assauts continuels des armées turques et puis par un heureux hasard du sort, la marine de guerre française les remarqua et amena à Port-Said. Et bientôt les jeunes s'inscrivirent comme volontaires dans la Légion d'Orient, formée uniquement de volontaires Arméniens, pour se battre contre leur ennemi séculaire. — Après leur instruction militaire, ces volontaires remportèrent d'ailleurs une brillante victoire, en Palestine, à Arara, sur les forces turques et allemandes, victoire que les chefs alliés n'ont pas manqué de signaler, avec fierté par des citations élogieuses.

Après l'armistice de 1918 et l'évacuation de la Cilicie par les troupes d'occupation françaises, un très grand nombre d'Arméniens cherchèrent refuge en Egypte, qui leur avait fraternellement ouvert ses portes, comme le firent aussi d'autres pays arabes.

Travailleurs, ils se sont fait petit à petit, mais sans cesse en avance, une vie digne, puis prospère même. — Enfin, ils n'ont pas tardé de se faire remarquer dans l'industrie le commerce, dans tous les arts la médecine, dans d'autres professions libérales; aussi dans divers métiers d'artisanat. Ils n'ont pas été considérés par le peuple égyptien en concurrents indésirables. Ils ont travaillé aussi bien pour acquérir une existence digne, que dans l'intérêt de l'Egypte qu'ils considérée comme leur patrie d'adoption. Une fraternité ont réciproque en est vite née entre eux et le peuple autochtone.

Il y a aussi un fait hautement remarquable.

Les Arméniens n'ont pas donné de soucis aux Autorités repressives du pays. — Les exceptions en sont rares. Le contraire pouvait

cependant s'attendre: certains d'entre eux étaient venus sans famille, orphelins, victimes d'injustice, persécutés déracinés, aigris, dépourvus de soutien moral, matériel, — Mais la tradition qu'ils possédaient quand même à l'endroit de la moralité, d'amour propre d'honneur, les a acheminés vers le travail, comme seule voie correcte.

Leur patriotisme aussi les y aida; car un Arménien a toujours de l'apprehension que son méfait personnel pourra être reproché aussi à toute sa nation. — Et il ne le voudrait jamais C'est un frein, entre autres. Parfois très solide, efficace.

L'Arménien est jaloux de son passé historique, de son honneur national, il sera difficilement assimilé mais il sera aussi un bon citoyen. — Aussi, l'étranger ne comprendra pas qu'ils se querellent entre eux, se jalousent, se haïssent même souvent. — C'est malheureusement devenu, au cours des siècles, le travers enraciné dans leur caractère, mais qui ne se manifeste pas en acte dans leurs rapports d'avec l'étranger.

Les faits donnent toujours lieu à des conclusions.

Il est désormais établi historiquement, de manière incontestable, que les Arméniens des plus modestes aux plus réussis, sont en Egypte toujours fraternisé d'avec le peuple, et pris en premières considération l'intérêt du pays.

Les raisons en sont fondamentales, et font honneur aux deux peuples aussi.

Ils ont souffert, tous les deux, des jougs étrangers. Les Arméniens davantage des Turcs. — Ils ont lutté tous les deux peuples, pour acquerir leur indépendance, et leur dignité nationale. — A cet effet, ayant versé depuis des siècles beaucoup de sangs les Arméniens comprenaient plus facilement et avec affection la lutte des Egyptiens. La révolution que l'Egypte moderne réalisa, était donc de tout ce qu'il y a de plus proche au coeur de tous les Arméniens où qu'ils soient.

Mais il y a aussi la nature de ces deux peuples; l'un comme l'autre, sont de nature démocrate.

Les deux peuples se comprirent donc facilement sainement et avec
Je dirai aussi volontiers, qu'ils en ont donné un exemple.
justice, sans possibilité du contraire.

(inédit) STEPHANE CHAHBAZ

ALEXANDRINOLOGIE

Maître Bion Smyrniadès, tout en reconnaissant que la «*période hellénistique*», enregistrée par l'Histoire, n'a duré que pendant les trois siècles de l'ère des Ptolémées (depuis l'an 323 av. J.Ch, date de la mort d'Alexandre le Grand, jusqu'à la conquête d'Alexandrie par Octave-Auguste en l'an 30 avant J.Ch.) dans sa conférence sur «*Callimaque de Cyrène*» (poète alexandrin) (1), a observé:

Que la floraison littéraire et poétique de l'esprit grec, qui avait pris naissance à Alexandrie, s'était épanouie non seulement dans le bassin oriental de la Méditerranée mais dans tout l'Orient.

Que l'on trouve le génie de l'«*alexandrinisme*» dans toute cette littérature et que l'unité culturelle qui s'était formée en Orient, grâce à la langue grecque commune, avait duré pendant environ un millénaire.

En ce qui concerne les «*Cahiers d'Alexandrie*», nous nous limiterons à publier, sous la rubrique «*Alexandrinologie*», les études se rapportant à l'antique Alexandrie.

«*Les Cahiers d'Alexandrie*» invitent les savants, les érudits, les chercheurs à envoyer leurs études, recherches, articles, qui apporteraient de nouvelles lumières ou une contribution au savoir sur cette période si riche en souvenir de l'Histoire d'Alexandrie.

R. L.

---

(1) Cette conférence, donnée à «l'Atelier» à Alexandrie le 25 Juin 1965, d'une grande valeur culturelle, sera publiée intégralement dans le bulletin «Analecta» de l'Institut d'Etudes Orientales de la Bibliothèque du Patriarcat Grec-Orthodoxe d'Alexandrie.

CARL LÉONARD BURCKHARDT

(1902 - 1965)

CARL LÉONARD BURCKHARDT
(1902 - 1965)

Carl Léonard Burckhardt est né à Bâle le 7 Août 1902, il était le fils aîné du Dr. et de Mme Burckhardt-Sarasin. Il termina ses études commerciales à Bâle et fit à Genève un stage banquaire. Il se prépara pour entrer dans la fabrique de rubanerie de son père en fréquentant l'école de tissage pour la soie à Lyon et au nord de l'Italie.

Pendant deux hivers consécutifs il fut envoyé à Londres pour s'occuper de la vente des beaux rubans sortant de la fabrique paternelle. En 1926 au cours de son second séjour à Londres, il fit la connaissance de Melle Marianne Reinhart et se fiancèrent au bout de huit mois.

Bientôt la crise mondiale obligea le Dr Carl Burckhardt-Sarasin à fermer successivement ses fabriques. C'est alors que le future beau-père Dr. Alfred Reinhart, proposa d'envoyer Carl Léonard Burckhardt aux Etats Unis pour se spécialiser à fond dans les affaires de coton, dans l'intention de l'envoyer à Lima pour y ouvrir une nouvelle branche de Reinhart and Co.

La Providence en décida autrement. En 1928 deux fondés de pouvoir de Reinhart and Co. d'Alexandrie décèdèrent subitement. C'est alors que Dr. Alfred Rienhart télégraphia à son futur gendre de revenir immédiatement en Suisse pour se marier le 24 Juillet 1928 à Zurich. Le 16 Octobre 1928 il entra dans la firme de Reinhart and Co. au salaire d'apprenti, son beau père et patron ne voulant pas faire de favoritisme.

Au début des années 30, il est devenu co-partenaire de la Société cotonière Reinhart and Co., juste récompense de son travail précis et inlassable. Lors du décès de son beau-père en 1935, il prit la direction de la Société avec Mr Paul Reinhart, son cousin.

Le but de Carl Léonard Burckhardt était de toujours satisfaire sa clientèle par son travail intègre. Lors de ses voyages d'affaires, son idéal était non pas d'augmenter son chiffre de vente, mais au contraire de creer des liens d'amitiés avec tous les filateurs. Son opinion était que les commandes suivraient et l'expérience lui donna raison.

C.L. Burckhardt était dans la pleine force du terme, un homme de bien,. S'il a donné le long d'une existence de labeur infatigable l'exemple de la probité, et de la rectitude et de la conscience professionnelle, il a surtout porté à sa plus haute valeur le sens de l'humain. Ce rude travailleur ne moissonait que pour mieux semer. Dans le champs du service social il est peu d'entreprises auxquelles il ne soit prodigué; le don du coeur accompagnant la largesse discrète du geste. C'était sa façon de manifester son attachement à une patrie d'éléction où il avait rencontré une cordialité d'acceuil à laquelle répondait sa grande amitié pour les humbles.

Honneteté, pureté, désinteressement et amour absolus, ont affermi son caractère dans les moments d'épreuves et lui ont ouvert des horizons nouveaux pour le travail social et le bien être général. Les épreuves durant les quatre dernières années l'ont affermi dans sa foi mais ont malheureusement miné sa santé ce qui necessita une intervention chirurgicale qui réussit pleinement. Mais six jours plus tard une foudroyante fièvre de virus l'emporta le Dimanche 5 Septembre 1965 à 3 h. du matin.

Chaque jour et surtout pendant ses insomnies ce grand Suisse a prié Dieu de l'inspirer pour mieux servir l'Egypte. Il n'a jamais voulu

quitter l'Egypte son pays d'adoption où il a donné le meilleur de son temps, de son coeur, et de son argent. Il repose désormais dans le sein de cette terre qu'il a tant aimé, à travers toutes les vicissitudes.

Les «Cahiers d'Alexandrie» désirent rendre un dernier hommage à un sincère ami d'Alexandrie qui fit tant de bien à sa ville d'adoption. Un Mécène dans toute l'acceptation du mot.

Parmi les oeuvres auxquelles Mr. C.L. Burckhardt s'interessait notons:

1) *La Société Archéologique d'Alexandrie* dont il était membre depuis une longue date et qui avait son entier appui moral et dont il ne manquait aucune de ses activités ou manifestations.

2) Il était un fervent «Rotarien» et vivait le principe du «*Rotary Club*»: «Service before self».

3) Depuis la mort de son petit-fils dans les conditions tragiques de la poliomyèlite, il porta un intérêt particulier au «*Centre de lutte contre la poliomyélite*».

4) «*Le Dispensaire de Minet el Bassal*».

5) Il était l'âme de la Colonie Suisse puisqu'il était ou avait été.

a) Président de l'Association Suisse à Alexandrie, groupant tous les Suisses d'Alexandrie et organisant occasionnellement des manifestations à leur intention et en leur faveur.

b) Président de la Société Suisse de Secours qui aide les Suisses nécessiteux

c) Président de l'Ecole Suisse.

6) Trésorier de *l'Anglo-Swiss Medical Foundation,* oeuvre prenant à charge les services médicaux donnés aux nécessiteux Anglais et Suisses.

7) Il fut un des plus grands exportateurs et des plus compétents et se fit remarquer par son travail ardent et sa diligente attention qui lui valut le respect de tous.

8) Mais au dessus de toute autre chose cette oeuvre merveilleuse qui tend à créer une nouvelle génération de jeunes gens pour l'E-

gypte, à former leur caractère dans un esprit sportif de fair-play, sain, et dans l'obéissance de la volonté de Dieu dans un des quartiers les plus populaires de la ville d'Alexandrie «El Zahrieh»; oeuvre entrèrement financé par ses propres moyens qui néeessita quelques fois une auto-privation et une abnégation sans pareille; cette oeuvre si chère à son coeur est «*L'Oasis des Garçons*» Elle a fourni quelques milliers de bons éléments à l'Egypte, qui peut être auraient mal tournés sans son existence. Une marque de gratitude doit lui être pieusement decerné pour cette oeuvre si petite en elle même et pourtant si grande par sa valeur morale.

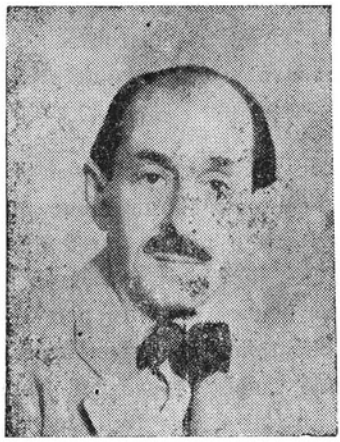
9) Il consacrait les Jeudis après midis à partager avec des travailleurs sociaux leurs trés intéressantes expériences respectives de la semaine. Il voulait, non l'importation d'une idée suisse et son implantation tout simplement à Alexandrie; mais il aspirait à développer les valeurs humaines, les talents personnels de chaque individu de façon à parvenir à l'épanouissement de soi-même, dans toute l'acceptation du sens, par le recueillement. De la sorte toutes les qualités inspirées du terroir auraient le moyen de se développer, de murir et de produire tout ce qu'il y'a de meilleur.

Alexandrie en perdant Carl Léonard Burckhart, a indubitablement perdu un de ses fils les plus chers, les «Cahiers d'Alexandrie» désirent rendre un dernier hommage à cette noble figure alexandrine.

C d A.

MAX DEBBANE

(1893 - 1965)



Né à Alexandrie en 1893, Max Debbane fut non seulement le contemporain de sa moderne renaissance, mais l'érudit le mieux informé de son passé. Il aurait pu être son historiographe s'il avait consenti à mettre au service d'une oeuvre de longue haleine le vaste savoir qu'on s'accordait à lui reconnaître et l'immense documentation dont il disposait. On ne possède de lui que de brèves monographies, des notices bibliographiques, des commentaires marginaux dont la valeur scientifique n'avait d'égale que la sobriété dépouillée. Etait-ce réserve, détachement? Plutôt scrupule d'esthète, excessive retenue de lettré devant «le vide papier que la blancheur défend»...

Mais s'il publiait peu, il écrivait beaucoup pour lui-même. Ses dossiers rigoureusement tenus à jour étaient bourrés de notes tra-

cées de sa peite écriture cursive. Leur compilation constituerait à elle seule, une petite encyclopédie égyptienne.

Les Alexandrins d'il y a une cinquantaine d'années, qui voyaient passer ce jeune homme à la courte moustache, à la cravate lavallière au grand chapeau de feutre noir, promenant par les rues de la ville sa solitude ténébreuse, étaient loin de se douter alors que ces allures romantiques cachaient un tempérament de chartiste et une vocation d'érudit.

Le goût des choses du passé lui était venu dès l'école, avec celui des lettres C'était l'époque où l'enseignement classique tel que le dispensait le Collège St François Xavier, formait de jeunes humanistes, mais disponibles pour les plus hautes disciplines. Max Debbane avait étudié sous le P.J. Faivre, historien distingué à qui l'archéologie alexandrine est redevable de travaux précieux. L'élève se montra digne du maître.

En 1914, il était présenté à la Société Archéologique, par le Professeur Breccia, l'éminent conservateur du Musée Gréco-Romain. Quelques années plus tard il faisait partie du Comité. En 1949 il est élu trésorier et en 1951, il se voit confier la charge de rédacteur du Bulletin de la Société, oeuvre majeure par sa belle tenue et que l'on compte parmi les publications les plus estimées du monde scientifique. Il y succède à Etienne Combe, appelé au poste de directeur de l'Institut suisse Borkart, au Caire. Les Bulletins «40» et «41» paraissent sous sa direction. Il préparait le Bulletin «42» lorsque la maladie l'a terrassé. Depuis 1952 il était secrétaire général de la Société, il fut elu Vice-Président en 1964, juste hommage rendu à sa valeur, et à ses grands services.

Les Alexandrins savent quelle ardeur jalouse il mettait à défendre le patrimoine archéologique de notre ville au sein de la Société et dans les revues scientifiques locales et étrangères qui sollicitaient sa collaboration.

Max Debbane a bien mérité d'Alexandrie. Hélas! en revenant il y a quelques jours, aux lieux familiers où s'est achevée dans le silence, son existence studieuse et méditative, parmi les livres, les cartons, les fichiers, les collections, les objets rares et les souvenirs chers — tout cela rangé, classé, réparti suivant un ordre souverain

dont il possédait la clef — nous avons eu le sentiment navrant d'une seconde mort, aussi cruelle peut-être que la première: mort de cet univers, objet de tant de soins qu'il avait patiemment construit à son image, désormais voué, lui aussi à la désagrégation des choses qui ont perdu leur âme.

C. S.

Imprimerie du Commerce, Alex.

دراسات الإسكندرية

اسكندرية
١٩٦٦